

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N°4 - SEPTEMBRE / OCTOBRE 2013

Girls in Hawaii

PREMIERS DE CORDÉE



SCYLLA | JERONIMO | LES 25 ANS DU CHŒUR DE CHAMBRE |
DAN LACKSMAN | LES REVENUS DU STREAMING |
LA NOUVELLE GÉNÉRATION JAZZ | BERTRAND BELIN

Périodique : 3 x par an
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X



FESTIVAL COMME A LA MAISON



GABLĚ ^{FR}
 BLACK YAYA (HERMAN DUNE SOLO) ^{FR}
 DEAD MEADOW ^{USA}
 CASTUS ^{BE}
 BED RUGS ^{BE}
 BENOIT LIZEN ^{BE}
 THE FEATHER ^{BE}

Design : Greygour (agence sparadaps.net)

CM **INFOS & BILLETTERIE: 02 550 13 20 - WWW.FESTIVALCOMMEALAMAISON.BE**
 LA PREMIERE pure LE SOIR moustique Loterie Nationale créateur de chances 6 FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

AIR ROCK world

electro CLASSIC

POP URBAN

WWW.AIRTVMUSIC.BE

Toutes les musiques en
Fédération Wallonie-Bruxelles



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
 Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
 www.conseildelamusique.be
 Contact par mail : larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
 première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION
 Directrice de la rédaction
 Claire Monville

Comité de rédaction
 Nicolas Alsteen
 Benjamin Brooke
 François-Xavier Descamps
 Christophe Hars
 Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
 François-Xavier Descamps

Rédacteurs
 Nicolas Alsteen
 Benjamin Brooke

Collaborateurs
 Julien Broquet
 Jean-Pierre Goffin
 Jacques Prouvost
 Luc Lorfèvre
 Didier Stiers

Correcteurs
 Nicolas Lommers

Photographe Cover
 © Manu Milon

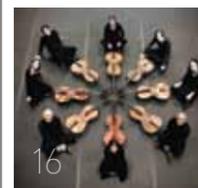
PROMOTION & DIFFUSION
 François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
 Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen et le recevoir directement chez vous.
 larsen@conseildelamusique.be
 Tél. : 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE
 supersimple.be

Impression
 Paperland

Prochain numéro
 Novembre 2013



Édito

La rentrée rime cette année avec le retour très attendu des Girls in Hawaii, mais également avec le jazz. C'est en effet en ce début du mois de septembre que se tient à Liège le second Belgian Jazz Meeting, initiative dédiée aux professionnels internationaux afin de découvrir toutes les richesses du jazz contemporain en Belgique. Après 3 éditions du Flemish Jazz Meeting, les Belges ont en effet décidé d'unir leurs forces et de montrer que dans le milieu artistique, il n'y a pas d'autre partition que musicale. Ainsi, pour la seconde fois, le Belgian Jazz Meeting présente 12 groupes (6 francophones et 6 néerlandophones) sélectionnés par un jury composé de professionnels. Collapse, Pascal Mohy, Rackham, Rêve d'Éléphant cèdent donc la scène à Mélanie De Biasio, Jean-Paul Estiévenart ou encore Fabrice Alleman. L'occasion pour Larsen de se pencher sur la jeune scène jazz en Fédération Wallonie-Bruxelles et de connaître son point de vue sur le métier.

Continuer à soutenir les jeunes chanteurs et conserver un ancrage local, c'est également le souhait - qui relève parfois du défi - du Chœur de Chambre de Namur qui fête cette année ses 25 ans.

Ce quatrième numéro va encore à la rencontre d'artistes, de personnalités, de lieux et aborde également la musique sous d'autres formes. En ces temps où le numérique semble tenir le haut de l'affiche, le streaming, pour ou contre? La question est en tout cas posée... Bonne lecture.

Claire Monville
 Directrice

Sommaire

OUVERTURE

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... Scylla P.4
 EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Girls in Hawaii** P.8
 RENCONTRE **Superlux** P.11
 RENCONTRE **The Feather** P.12
 RENCONTRE **Jeronimo** P.13
 RENCONTRE **Chœur de Chambre de Namur** P.14
 RENCONTRE **Ô Celli** P.16
 RENCONTRE **Fred & The Healers** P.17
 TRAJECTOIRE **Dan Lacksman** P.18

ZOOM

LA NOUVELLE GÉNÉRATION JAZZ P.20

ARTICLES

APERÇU **Le Studio des Variétés** P.25
 LE.COM **Le crowdfunding** P.26
 DÉCRYPTAGE **Le streaming** P.28
 IN SITU **La Ferme du Biéreau** P.30

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES INTERNATIONALES P.32

VUES D'AILLEURS

ECHOS D'AILLEURS P.35
 VUE DE FRANCE **Bertrand Belin** P.36
 VUE DE FLANDRE **Julien Libeer** P.37

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE... **Romano Nervoso** P.38
 C'ÉTAIT LE... **3 août 1959** P.39



J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... **Scylla**

Membre du collectif Opak, figure de proue d'une scène hip-hop décomplexée, Scylla vient de hisser son premier album solo (*Abysses*) tout en haut de l'affiche. De Bruxelles à Paris, le rappeur a imposé son nom en référence. Engagé, passionné, l'artiste manie les mots avec l'art et la manière. À des années lumières des clichés, Scylla sort des sentiers battus en toutes circonstances. Même chez le disquaire.

NICOLAS ALSTEEN



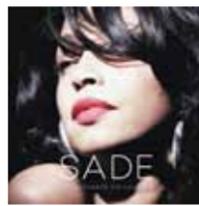
Bob Marley
Legend
Island

C'est une compilation des plus grands succès de Bob Marley. *Legend*, c'est le classique des classiques. Je connais cet artiste depuis toujours. J'ai grandi avec sa musique. Paradoxalement, je n'avais toujours pas de disque de Bob Marley dans ma collection. Pour moi, c'est d'abord un artiste engagé. Sa musique prône des valeurs universelles: l'amour, la paix, la justice sociale. Si son œuvre ne correspond plus au contexte socio-économique actuel, ses chansons renferment toujours des vérités contemporaines. Bob Marley ne pensait pas qu'à lui. Sa musique, c'était d'abord son combat, pas un métier. J'aime quand la musique véhicule des messages. Malheureusement, de nos jours, c'est quelque chose qui semble difficile à défendre. Rien n'empêche un chanteur de se lancer sur ce terrain. Mais c'est pour le moins glissant. Les musiques engagées sont souvent relayées au second plan. Personne ne veut prendre de risques. La contestation est marginalisée. Le système est surtout pensé pour divertir les gens, pas pour les sensibiliser à des messages, à des idées. Les labels et les maisons de disques considèrent que le public rencontre déjà suffisamment de soucis au quotidien... Ce raisonnement est idiot. Personnellement, je trouve ça sain et naturel de porter le débat aux oreilles des gens.



Saez
Messina
Wogram

C'est un artiste dont tout le monde me parle depuis des années. Mais je ne connais absolument pas son travail. Récemment, je discutais avec un photographe après un concert. Il me parlait de sa passion pour les textes dans la musique. Il adorait mon univers. À côté de ça, il était fan de Jacques Brel et de Damien Saez. Tout ça m'a évidemment intrigué... Je suis allé écouter quelques morceaux de Saez sur YouTube. C'est vraiment quelqu'un qui a une belle plume. Ça fait un moment que je souhaite approfondir pour mieux connaître sa musique. *Messina* est un triple album. Il y a donc de la matière à découvrir. J'apprécie la chanson française. Pour moi, Jacques Brel reste inaccessible dans sa façon d'écrire. C'est le plus grand. J'adore également Georges Brassens et Léo Ferré. Mais je peux aussi trouver du plaisir à l'écoute des paroles de Jean-Jacques Goldman ou de Francis Cabrel. Et puis, j'apprécie beaucoup Zazie. Elle est écoutée par de larges audiences et parvient malgré tout à imposer de véritables messages dans ses chansons.



Sade
The Ultimate Collection
RCA

C'est encore une compilation. Pour moi, ça reste une bonne façon de prendre contact avec l'univers d'un artiste qu'on connaît approximativement. C'est comme un aperçu général de la situation. On voit parfois le hip-hop comme une sphère machiste. De mon point de vue, il n'y a aucune différence entre une rappeuse et un rappeur. Du moment que la démarche est constructive, que les morceaux tiennent la route sur le fond et sur la forme, je ne vois aucune raison d'opposer les genres. En règle générale, les voix féminines me touchent. Elles fluctuent souvent avec les modes. Là, on sort d'une période monopolisée par les voix très techniques à la Mariah Carey. On assiste désormais à l'émergence de timbres plus écorchés, plus rauques. J'aime bien aussi. Le cas de Sade est intéressant. Elle a vraiment réussi à inscrire son nom dans la durée. Elle a commencé au début des années 1980 et, depuis, elle parvient toujours à se renouveler pour coller à l'air du temps. Là, par exemple, à côté des singles *The Sweetest Taboo* ou *By Your Side*, il y a un morceau intitulé *The Moon and The Sky* en duo avec J-Zay. Comme quoi, elle choisit bien ses collaborateurs.

SCYLLA

Voix grave, flow écrasant, Scylla pose un regard circonspect sur le fonctionnement de nos sociétés. L'artiste bruxellois maîtrise la tension et manie la mélancolie à travers des chansons lourdes de sens. Entièrement autoproduit, son premier essai (*Abysses*) descend dans les profondeurs de la nature humaine pour n'en retenir que le meilleur: tout l'art d'élever les consciences.

EN VRAC



LA MÉDIATHÈQUE CHANGE DE PEAU

Ouverture du PointCulture de Bruxelles

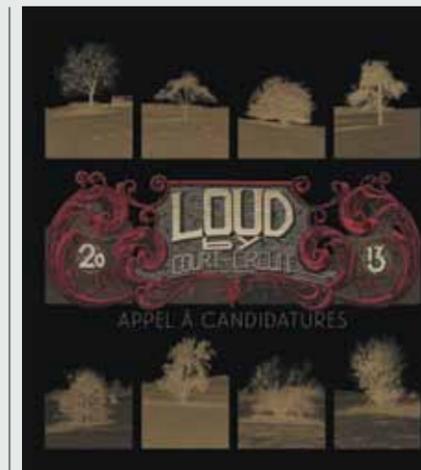
Le 13 septembre, PointCulture Bruxelles (anciennement Médiathèque du Passage 44) inaugure son nouvel espace au 145 de la rue Royale. Avec l'ouverture de ce nouveau lieu, PointCulture prend un nouveau départ et se métamorphose en un espace de rencontre, d'échange, de conseils et de découvertes dédié à toutes les disciplines artistiques. En plus de l'étage entier dévolu à ses collections, PointCulture Bruxelles propose un « Plateau Média », une « Agora », un espace « Découverte » et un espace « Détente ». L'ouverture de ce nouveau lieu s'articulera autour du lancement de la thématique Insolutherie: concerts, exposés, rencontres, ateliers et expositions, découverte d'instruments et sons inouïs.

Plus d'infos sur www.insolutherie.be et www.pointculture.be.

FESTUDY, UNE ÉTUDE SCIENTIFIQUE À L'ÉCHELLE EUROPÉENNE

Commencée en juin 2011, FESTudy est un projet de recherche scientifique sur les festivals de musique d'Europe (toutes esthétiques confondues) qui vise à établir une connaissance commune des politiques festivalières, ainsi que de leur management et leur insertion dans le développement territorial. En association avec le Festival de Wallonie et le Festival van Vlaanderen, l'Observatoire des politiques culturelles réalise l'étude pour la Belgique à partir d'un échantillon de 70 festivals sélectionnés en Fédération Wallonie-Bruxelles et en Flandre. L'analyse de ces données fera l'objet de deux publications: l'une, générale pour l'Europe, et l'autre, spécifique à la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Les principaux résultats de cette étude seront présentés lors du colloque européen qui sera organisé dans le triangle transfrontalier Lille-Tournai-Kortrijk du 19 au 21 novembre 2013.



LOUD!

Court-Circuit sur le ring des poids lourds

L'asbl Court-Circuit vient de créer un tout nouveau dispositif d'encadrement à l'attention des poids lourds de la scène rock. Heavy metal, trash, speed, black, doom, gothic, hard ou emo-core: tous les styles auront l'occasion de s'essayer aux effets de *Loud By Court-Circuit*, un festival de showcases à destination des professionnels belges et étrangers. En bonus des prestations scéniques, l'événement entend fournir aux groupes un kit main libre pour manœuvrer une carrière en toute autonomie. Pour s'inscrire, un seul chemin: loudbycourtcircuit.be.



CHANNEL ZERO EN DEUIL

Décès de Phil Bahieux

Le 10 août dernier, on a appris le décès de Phil Baheux, batteur de Channel Zero. Victime d'une rupture d'anévrisme, le musicien était âgé de 45 ans. Quatre jours après cette triste nouvelle, les autres membres du plus célèbre groupe de metal belge se sont produits sur la scène du Brussel Summer Festival pour livrer un mini-concert acoustique en hommage à leur ami. En pause forcée, Channel Zero n'a pas encore pris de décision quant à son futur proche.

CULTURE, FAITS ET TENDANCES EN 2012

Focus Culture est une publication de l'Administration générale de la Culture. Elle vise à informer de manière transparente les citoyens et les professionnels de la culture de la réalité concrète des politiques menées par la Fédération Wallonie-Bruxelles en matière culturelle. La publication est également disponible en version pdf sur le site www.culture.be.

GOOGLE MUSIC SE DÉPLOIE

Après les États-Unis, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le Royaume-Uni, le service gratuit sur le cloud proposé par Google (qui permet de stocker 20 000 titres, accessibles sur tous les appareils Android) est désormais disponible dans sept autres pays dont la Belgique et l'Autriche, le Luxembourg, l'Irlande, le Portugal, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

LES COUPS DE CŒUR DECONCERT!

Chaque année, les festivals membres de Deconcert! échangent leurs derniers coups de cœur musicaux, guidés par l'envie de les partager avec leurs publics. Une occasion de découvrir ces « newcomers » qui feront l'actualité musicale dans les mois à venir. Le Festival de Dour et les Nuits Botanique ont respectivement choisi de soutenir les belges Veence Hanoo et Roscoe. Parmi les coups de cœur des autres membres, on retrouve Fauve (fr), JC Satàn (fr), La Gale (ch), Mesparrow (fr), Mermonte (fr), Samba de la Muerte (fr), Superpoze (fr), Stig of the Dump (uk), Nathalie Natiembe (fr), Half Moon Run (ca), St Lø (fr), Heymoonshaker (uk), The Skints (uk).



HALLES DE SCHAERBEEK

La musique fait son retour !

Dans le but de soutenir la création musicale et de favoriser l'essor professionnel de jeunes artistes, Les Halles lancent l'*Opération Janis*, un processus comprenant un temps de résidence pour un projet de concert propre à chacun des trois jeunes groupes retenus, Oyster Node, Monte Isola, Jane Doe & the Black Bourgeoises. Ceux-ci sont ensuite intégrés à un projet propre aux Halles: un concert final en Grande Halle, le 28 février 2014. La seule contrainte pour les trois groupes en résidence: donner pendant leur concert une version personnelle d'un titre de Janis Joplin qu'ils auront retravaillé.

www.halles.be

BON ANNIVERSAIRE !

Radio Panik fête ses 30 ans

Radio Panik est une radio libre qui se définit comme radio associative d'expression et de création et comme radio multi- et interculturelle, créée en 1983 à l'initiative d'un groupe de personnes militant contre le racisme et pour les droits de l'homme. L'année 2013 marque donc les 30 ans de la radio et cet anniversaire sera célébré du 28 septembre au 8 novembre.

Plus d'infos: www.radiopanik.org

ENQUÊTE SUR LE SECTEUR MUSICAL EN BELGIQUE

Les comportements, besoins et attentes des acteurs du secteur musical belge

L'asbl Space Pilot a réalisé en 2011 une large consultation auprès de l'ensemble du secteur musical belge. Les musiques actuelles comme la musique classique et contemporaine étaient concernées. À l'origine du projet, deux personnalités actives dans le milieu musical belge depuis de nombreuses années: Tom De Vuyst (manager d'artistes au sein de Big Mana) et Christophe Tonglet (ingénieur du son et gérant du studio Elastic à Bruxelles). Suite à leurs nombreux contacts avec les musiciens, bookers, managers d'artistes, labels et maisons de disques, ils se sont étonnés du nombre important de demandes, souvent concordantes, pour des aides structurelles, matérielles ou administratives. Face à ce constat, ils ont décidé de mettre sur pied une grande enquête pour avoir un meilleur aperçu de ces demandes et de ces besoins.

Les conclusions formulent une liste de recommandations pour un soutien plus efficace au secteur de la musique en Belgique: formation, information, promotion / diffusion, valorisation du rôle des intermédiaires, besoin de locaux adaptés, etc.

Plus d'informations: info@volta-bas.be

STATUT D'ARTISTE

Le verdict est tombé

Le 28 juin, le Tribunal du travail s'est prononcé pour la reconnaissance des techniciens du spectacle dans le champ d'application de l'article 10 (règle spécifique pour l'accès des artistes de spectacle au chômage). Par contre, il ne reconnaît pas l'application de cette règle aux artistes créateurs hors spectacle.



FACTICE, NOUVEAU LABEL DE LA SOWAREX

Igloo records vient de créer un nouveau label d'expression musicale et verbale francophone. Fidèle à son engagement formulé il y a 35 ans, la maison de disques ouvre ses portes aux artistes qui montent à contre courant de la production majoritaire. Premières sorties: *Versus* de Mochélan et *Orga-netta* de Tomassenko.

www.igloorecords.be

OAKTREE, LAURÉAT JEUNE TALENT AU GENT JAZZ

C'est à l'unanimité que le jury a proclamé vainqueur Jeune Talent de cette édition le trio OakTree, composé de la chanteuse Sarah Klènes, de la violoncelliste Anemie Osborn et de l'accordeoniste Thibaut Dille. Un budget de 10.000 euros est mis à disposition du groupe pour développer son projet dont le résultat sera visible lors du Gent Jazz Festival 2014.



NOA MOON AU PARADISE

L'artiste remporte le premier Nielsen Airplay Award

Ce prix récompense l'artiste belge dont le morceau a été le plus diffusé sur les ondes. C'est grâce à son titre *Paradise* que Noa Moon se voit remettre cette récompense. D'après le classement général du bureau d'étude Nielsen, il s'agit de la neuvième meilleure diffusion en Belgique francophone. *Paradise* fait ainsi partie des cinq morceaux d'artistes ou de groupes belges à figurer dans le top 100 avec *Un jour ou l'autre* (10) et *Des ailes* (68) de Jali, *When you are calling me* (81) de Little Colin et *Happiness* (97) de Hooverphonic.



END OF STORIES

Hoquets & Malibu Stacy: la défaite nationale

Cet été, c'était un peu l'hécatombe dans les rangs de la pop noire-jaune-rouge. Fidèles ambassadeurs d'une autre Belgique, les Hoquets ont décidé d'abdiquer en même temps qu'Albert II. Le trio bruxellois s'arrête là et la *Couque de Dinant* n'aura plus jamais la même saveur... Du côté de Liège, c'est Malibu Stacy qui quitte le navire. Le 21 juillet, après une ultime prestation aux Francofolies de Spa, une page s'est tournée.

BELGIAN WAVES IN VIENNA

Du 3 au 6 octobre 2013 se déroulera la troisième édition du festival international de showcases Waves Vienna dans plus de 20 clubs et salles de concert de Vienne. Cette année, la musique belge est à l'honneur avec la Belgique comme pays invité dans le cadre du programme *East meets West*. 10 groupes belges se produiront sur les scènes de Vienne dont Girls in Hawaii, BRNS, Soldout et Compuphonic. Wallonie-Bruxelles Musiques (WBM), le Muziekcentrum Vlanderen (MCV) et la SABAM s'y associent sous le label *Belgium Booms* pour défendre la musique belge et présenter le meilleur de la Belgique aux professionnels du monde entier présents à Vienne.

SUPERLUX EN 360 DEGRÉS

Pour célébrer la sortie de son nouvel album (*The Line*), la formation liégeoise propose une visite virtuelle de son studio d'enregistrement. À l'heure des réseaux sociaux, on essaie d'inventer de nouvelles manières d'interagir avec notre public, explique la chanteuse Elena Chane-Alune. La visite virtuelle de notre studio relève de cette volonté d'échanger des infos différemment. Ça permet aux gens de pénétrer dans notre réalité, de s'immerger dans l'intimité de Superlux.

www.superlux.be

LES R'TARDATAIRES, PILE À L'HEURE DU FRANC'OFF

Organisé pendant Les Francofolies de Spa, le concours Franc'Off se penche chaque été sur les musiques émergentes d'expression française. Cette année, c'est le groupe liégeois Les R'tardataires qui s'est adjugé la première place du podium.

DJS ET DJETTES À BRUXELLES

Rédigé par Serge Louis et Sandrine Hermans, ce livre analyse le statut actuel de la scène musicale électronique bruxelloise à partir d'interviews et portraits de 23 DJs établis ou émergents. Des sujets tels que l'importance d'être producteur et l'avenir du disque vinyle y sont également abordés. Le livre illustré de nombreux portraits d'artistes comprend une préface de Laurent Garnier et une postface d'Agoria. Disponible via le site www.brigadier-plipp.com aux éditions Maedia.

BABEL MED MODE D'EMPLOI

Pour sa dixième édition, le forum professionnel Babel Med se tiendra à Marseille du 20 au 22 mars 2014. L'événement entend réunir l'ensemble des représentants du monde économique et culturel de la musique. Pendant 3 jours, artistes et professionnels des quatre coins du monde se rassembleront ainsi pour développer leurs activités, détecter de nouvelles tendances, échanger autour de rencontres, conférences et débats. Les artistes retenus pour participer à ce salon se produiront devant des programmeurs, agents artistiques et autres labels présents sur le marché. Il est toujours possible de déposer sa candidature via le site internet de la manifestation.

www.babelmedmusic.com



DAVID LINX & GUILLAUME VIERSET PRIMÉS

Sabam Jazz Awards 2013

Les Sabam Jazz Awards ont été décernés le samedi 20 juillet dans le cadre des Leffe Jazz Nights de Dinant. Le Sabam Jazz Award du musicien confirmé a été attribué à David Linx. Le Sabam / Jeunesses Musicales Jazz Award a été décerné au guitariste Guillaume Vierset. Et la Muse jazz a été remise à Philippe Baron (RTBF) pour le rôle majeur qu'il joue depuis la fin des années 70 pour la défense et la diffusion du jazz belge.

LES NOUVELLES POUSSÉS DU VERDUR ROCK

Robbing Millions dévalise Namur

En marge de son festival, le Verdur Rock namurois organise chaque année un concours défricheur où l'on aperçoit parfois le futur de nos musiques alternatives. Dan San, The Bikinians ou BRNS sont notamment passés par ici. Cette année, fin juin, le Théâtre de Verdure de la Citadelle de Namur a vu défiler des groupes venus pour gagner: Organic, Alaska Alaska, Robbing Millions, Azerty et Abel Caine étaient les derniers concurrents en lice pour la victoire finale. Sur la ligne d'arrivée, c'est finalement Robbing Millions qui rafle la mise grâce à une bonne dose de rock psychédélique propulsé à l'air pop.

www.verdur-rock.be



BRUXELLES OU LA CONVERGENCE DES ARTS

Bruxelles ou la convergence des arts (1880-1914) rassemble des spécialistes de la culture littéraire, musicale et artistique de la fin de siècle. Chercheurs, docteurs, professeurs ont été invités à présenter le fruit de leurs recherches dans une perspective interdisciplinaire qui croise les méthodes et les approches pour approfondir la connaissance de la culture artistique ayant érigé Bruxelles en capitale de l'Art nouveau. Cet ouvrage collectif est dirigé par Malou Haine et Denis Laoureux, tous deux professeurs à l'Université Libre de Bruxelles et auteurs de nombreuses publications sur la musique et l'art en Belgique. Ils ont rassemblé un panel international de plus de vingt spécialistes venant de divers horizons disciplinaires.

Éditions J. Vrin

SERVICE DE LA MUSIQUE DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE LA CULTURE - RAPPORTS 2012

Les conseils des musiques classiques, contemporaines et non classiques rédigent annuellement, à l'attention du Ministre de tutelle, un rapport d'activités sur la tenue de ses réunions de travail et sur les projets subventionnés. Les documents 2012 - ainsi que ceux des années précédentes - sont disponibles en version pdf sur le site www.artscene.cfwb.be (> documents utiles).

SABAM Nouvelle composition du Conseil d'Administration

L'Assemblée générale des membres associés de la SABAM s'est réunie fin mai entre autres pour élire 6 nouveaux auteurs pour les représenter au Conseil d'Administration, 4 sièges étant vacants pour le rôle francophone, 2 pour le rôle néerlandophone.

A été réélu: **Johan Verminnen**. Ont été élus: **Laurent Denis, Manu Hermia, Marc Ysaye, Marc Pinilla D'ignazio (Suarez) et Daniel Gybels**. Plus d'infos: www.sabam.be/fr/sabam/conseil-dadministration

ÉTATS GÉNÉREUX DE LA MUSIQUE

Premier bilan

Le 19 juin à la veille de la Fête de la Musique, avaient lieu les premiers États généraux de la musique. Organisés par le FACIR (Fédération des Auteurs, Compositeurs et Interprètes Réunis), ils ont rassemblés 250 spectateurs et 40 intervenants issus du secteur de la musique. Six forums thématiques étaient proposés afin de dresser un bilan du secteur musical en Fédération Wallonie-Bruxelles et de la place qu'on souhaite lui donner dans la société.

www.facir.be



© Simon Vainre

RENCONTRE

Girls

in Hawaii

Premiers de cordée



Girls in Hawaii

Everest

62TV/Pias

C'est l'histoire d'une bande de potes : des gars qui, un jour, se sont retrouvés ensemble derrière la musique. Familiale et fraternelle, l'équipée a donné naissance à des mélodies miraculeuses, des chansons à la mélancolie radieuse. Respectés des uns, adorés des autres, les Girls in Hawaii semblaient maîtres de leur destin. Mais, dans la vie, on est sûr de rien. Un soir de mai 2010, c'est la tragédie. Un accident bouleverse le cours de l'histoire. Le groupe tombe de haut. Progressivement, en repartant de tout en bas, il se relève, enregistre un nouvel album et se reconstruit un avenir. Avec *Everest*, les Girls in Hawaii passent au-delà du rock.

NICOLAS ALSTEEN

Une relation amicale entamée au siècle dernier est à l'origine d'une des plus belles aventures musicales belges du 21^e siècle. Derrière l'exotisme d'un nom pioché dans une de leurs premières chansons, les Girls in Hawaii célèbrent d'abord une solide amitié. Antoine Wielemans et Lionel Vancauwenberghe ont grandi ensemble. Ils se connaissent par cœur. Enregistrées chez eux, à Braine-l'Alleud, sur un matériel rudimentaire, leurs premières mélodies chavirent les émotions avec un romantisme adolescent. Consignés sur une démo, les morceaux atterrissent un beau matin dans les bureaux du label 62TV. La structure a le nez fin. Après avoir lancé les carrières de dEUS ou M. Ward, elle décide de donner une chance aux Girls in Hawaii. Une signature en poche, le groupe se renforce avec les arrivées de Daniel Offermann (basse), Denis Wielemans (batterie), Brice Vancauwenberghe (guitare) et Christophe Léonard (synthé). En 2003, la formation publie cinq titres sous l'enseigne de *Found in the Ground: The Winter EP*. L'enregistrement fait son chemin et ouvre la voie à

l'album *From Here To There*. Gros carton de l'année, le disque répand ses refrains de Tokyo à New York et voit la formation se produire dans les plus grands festivals d'été. Du Paléo aux Eurockéennes, de Werchter à Benicassim, le nom de Girls in Hawaii squatte les affiches européennes. Quatre ans plus tard, les garçons reviennent en force avec *Plan Your Escape*, un second essai enregistré aux côtés de Jean Lamoot, architecte d'imposantes bâtisses acoustiques pour Noir Désir et Alain Bashung. Le disque brave les logiques de la crise et grave douze nouvelles chansons dans les annales du plat pays. Sur scène, le succès est toujours au rendez-vous. En coulisses, par contre, des tensions affluent. Des points de vue divergent et Christophe Léonard se retire. Peu de temps après, le 30 mai 2010, Denis Wielemans trouve la mort dans un accident de la route. Endeuillé, le groupe suspend ses activités. Les musiciens s'éclipsent. Le soleil cesse de briller. Dans le noir, complètement déboussolé, le groupe va pourtant trouver la force de revenir pour entamer l'ascension d'*Everest*, nouveau sommet discographique d'une carrière culminant bien au-dessus de la mêlée.

Dans la grande histoire de l'escalade, l'*Everest* a longtemps été surnommé le « mont insurmontable ». Peut-on voir le titre de votre album comme une métaphore, une référence à des pentes difficiles à surmonter dans la vie d'un groupe ?
Antoine Wielemans : Ça peut-être cette idée de montagne immense, un peu infranchissable, à laquelle on choisit quand même de s'attaquer... Mais, plus encore

que cette explication, c'est d'abord une volonté de lever le regard, de quitter les yeux du sol, d'abandonner l'image du cerf mort qui gisait sur la pochette de l'album *Plan Your Escape*. On a cherché à regarder vers le haut, vers quelque chose de plus lumineux, de plus aérien, un truc magique. Le nom de code *Everest* résumait bien tout ça. L'aspect montagne et alpinisme, on s'en fout pas mal... On y voit quelque chose de plus abstrait. On voulait tourner la page *Plan Your Escape* et viser la lumière... Cet album n'est pas une montagne, c'est le ciel, l'espoir vers lequel on essaie de tendre : quelque chose d'un peu sacré.

Le groupe a disparu des écrans radars pendant une grosse année. Quelles étaient vos occupations pendant cette période d'interruption ?

AW : Je suis parti vivre à la campagne, dans la province de Luxembourg, entre Vielsalm et Gouvy. J'habitais chez des amis luthiers. J'ai appris à travailler dans leur atelier, à confectionner des instruments. Je me suis vidé la tête. Grâce à cette expérience, j'ai eu l'occasion de travailler à mi-temps dans le magasin d'instruments de musique *De Musica*, à Louvain-la-Neuve. Je me suis même confectionné une guitare. Cet épisode a restructuré ma vie. Maintenant, tout ça ne veut pas dire que je suis luthier. Luthier, c'est vraiment un job à part entière. Un truc de fou. Et puis, moi, j'ai tendance à me lasser rapidement. Si je devais repartir vers un nouveau boulot manuel, je serais certainement bien plus motivé à l'idée de construire un bateau qu'une guitare.

Lionel Vancauwenberghé : De mon côté, j'ai voyagé, beaucoup marché, en Islande notamment. Puis, j'ai bossé dans le théâtre. Ma copine est metteur en scène. J'ai écrit des textes et composé des musiques pour habiller ses pièces. À côté de ça, je me suis remis au dessin. Des planches. Des bandes dessinées. J'ai toujours aimé gribouiller. Ça me calme à mort. En plus, c'est le seul moment où je peux réellement écouter de la musique sans réfléchir. À terme, j'aimerais bien sortir une BD. Mais je sais qu'il y a encore du boulot.

Durant cette période, avez-vous pensé abandonner la scène et tout arrêter ?

AW : Au début, on se dirigeait dans cette voie. Quand le château de cartes s'est écroulé, on ne s'est pas sentis en mesure de le reconstruire. On était démontés. L'envie de faire de la musique est revenue progressivement, à un niveau personnel. C'était vraiment quelque chose d'intime qui aurait pu déboucher sur un projet solo... Finalement, je pense qu'il y a eu ce besoin d'essayer des choses pour ne pas rester bloqué sur le décès de mon petit frère. Au début j'écrivais pour moi. C'était comme une catharsis. Ça m'a permis d'avancer, de me poser les bonnes questions. Pouvais-je encore éprouver du plaisir en écrivant des chansons? L'existence du groupe avait-elle encore un sens? Plus je pensais à tout ça, moins j'avais de réponses...

Le premier single du nouvel album s'intitule *Misses*. Revenir dans l'actualité avec une chanson aussi symbolique, c'est un choix délibéré ?

LV : J'avais une idée de mélodie. Antoine est venu plaquer les paroles sur la chanson. Au-delà du texte, la symbolique, c'est surtout de se retrouver à deux derrière un morceau. *Misses* scelle nos retrouvailles.

AW : Souvent, on compose des choses chacun dans notre coin. Puis, on les retravaille en groupe. Pour *Misses*, on avait l'ébauche d'un riff depuis longtemps. On a essayé plein de choses, mais on n'arrivait à rien. On s'est vraiment entêté à lui donner vie. Là, pour la première fois, on s'est posé juste à deux en mettant toutes nos idées en commun.

D'une certaine façon, l'histoire des *Girls in Hawaii* repart de zéro comme à l'époque où le groupe reposait uniquement sur vos épaules...

AW : La mort de Denis a vraiment tout chamboulé. Du jour au lendemain, on s'est retrouvé sans batteur. On n'avait plus de claviériste non plus... Les envies et les

motivations ont alors commencé à chavirer. La seule façon de relancer la machine, c'était de retrouver un dialogue, de repartir à deux.

Votre retour impliquait nécessairement de retrouver un batteur. Comment avez-vous procédé ?

AW : Quand l'envie de se re-confronter à la musique est arrivée, on a commencé à répéter. D'abord sans batteur, puis avec Daniel (*Offermann, Ndlr*) à la batterie. Mais ça ne fonctionnait pas. Par la suite, c'est Andy Reinhard qui a repris les baguettes. C'est un ami de Daniel. On l'a rencontré lors d'un mariage. Il jouait dans un groupe de reprises des Beatles. Lors des premières répétitions, on ne savait pas où on allait. Un jour, ça se passait bien, on voulait continuer. Le lendemain, c'était moins bien, on songeait à tout plaquer. Se retrouver avec un autre batteur après la mort de Denis, c'était vraiment très dur. Finalement, on a enregistré les nouveaux morceaux avec Andy. Humainement, c'est quelqu'un de formidable. Musicalement, on n'était pas sur la même longueur d'onde. Il aime balancer et jouer à l'énergie là où on attendait une certaine retenue. En studio, les choses se sont compliquées. On n'était pas convaincu par les parties de batterie. On a alors choisit de les découper et de les éditer *a posteriori*, nous-mêmes, un peu comme si on travaillait sur une boîte-à-rythmes. Ces interventions ont débouché sur des rythmiques super alambiquées. À partir de là, la collaboration avec Andy a pris du plomb dans l'aile. On se voyait mal lui demander de nous accompagner sur scène pour jouer contre-nature. On s'est alors tourné vers Boris Gronemberger (*leader de V.O. et batteur du groupe Castus, Ndlr*).

Pour enregistrer *Everest*, vous êtes partis en France. Pourquoi ?

AW : On voulait essayer autre chose. Comme passer trois semaines dans un véritable studio. On a visité quelques endroits mais, à chaque fois, on s'est retrouvé confronté à des espaces impersonnels. Finalement, on a débarqué en banlieue parisienne dans les studios La Frette: une énorme maison câblée de la cave au grenier. Syd Matters est, notamment, un habitué des lieux. Quand on s'est pointé là-bas, on était complètement paumés. On ne savait pas quoi faire. Le premier jour, on ressemblait à une bande de demeurés perdus dans une grosse baraque. C'était horrible. Et puis, on a décidé de laisser couler.

On a l'impression que la mise en œuvre de cet album est passée par une remise en

question généralisée de vos habitudes...

LV : C'est tout à fait ça. En fait, pour le moment, plus c'est différent, mieux c'est. Quelques habitudes sont restées mais, globalement, on essaie de se défaire du passé. On évite de sombrer dans la nostalgie. On ne renie pas nos deux premiers disques pour autant. Simplement, ce nouvel album, on avait besoin de le penser autrement.

Cette volonté d'appréhender les choses différemment se retrouve notamment à travers la production confiée à Luuk Cox, véritable technicien du beat. Déléguer la mise en son de l'album à un spécialiste des musiques électroniques, c'est un sacré volte-face, non ?

AW : Pendant notre période de flottement, on a beaucoup discuté avec notre entourage. On s'est laissé porter. Plus que jamais. À un moment, on a rencontré Luuk Cox, producteur, batteur de Buscemi et membre fondateur du projet électro Shameboy. Sur le papier, c'est un peu le choc des cultures. Mais comme tout était bizarre durant cette période, on ne s'est pas posé de questions. Finalement, ça a plutôt bien collé. Luuk est quelqu'un d'extrêmement cultivé, un véritable tout-terrain musical. Le travail effectué à ses côtés est symptomatique de notre nouvel album. Il se caractérise par un véritable lâcher prise.

Pour la première fois, vous faites aussi mixer vos chansons par un expert du son en la personne de Tchad Blake (Tom Waits, Pearl Jam, The Black Keys). Comment ce nom prestigieux a-t-il atterri sur votre album ?

LV : Encore une fois, c'est le hasard qui a amené Tchad Blake sur *Everest*. C'est notre éditeur qui nous a soufflé son nom. On a accepté. Sans hésiter. On n'a pas démarché pour aller le chercher. Sur ce disque, nos relations de travail étaient assez particulières: on bossait avec les personnes qui venaient à nous. On a juste laissé venir. On a ouvert toutes les portes là où on avait l'habitude de les fermer à double tour.

EN CONCERT :

21 novembre, Cirque Royal, Bruxelles (complet)
22 novembre, Ancienne Belgique, Bruxelles (complet)
www.girlsinhawaii.be

RENCONTRE Superlux Walk The Line

Toujours fidèle au poste, Superlux défend une ligne de conduite exemplaire pour propager son onde de choc electro-rock dans un monde nouveau: une sphère organique dédiée à la pop et aux mélodies charnelles. Troisième axe d'une discographie agitée, *The Line* se dresse comme une bonne façon d'appréhender la rentrée. En dansant.

NICOLAS ALSTEEN



Superlux
The Line
Microsphere Records/Pias

es albums de Superlux prennent le temps de mûrir. Trois ans séparent ainsi le premier *Winchester Fanfare* du second *Wildness and Trees*. Après quatre nouvelles années d'attente, on vous retrouve enfin avec *The Line*. Ces délais de maturation sont-ils indissociables de votre processus créatif ?

Elena Chane-Alune : On n'est sans doute pas le groupe le plus rapide de Belgique. Maintenant, il faut replacer tout ça dans son contexte. Après la tournée qui a suivi la sortie du précédent album (*Wildness & Trees*), on a ressenti le besoin de marquer une pause, de faire autre chose.

Certains titres (*Tired of You, As Usual*) du nouvel album pourraient laisser supposer que Superlux est passé à travers les affres de la routine avant de revenir au premier plan. C'est exact ?

Pierre-André Hermans : Pas vraiment. On n'a jamais songé à mettre la clef sous le paillason. Par contre, on devait nécessairement souffler, prendre le temps de se retrouver pour mieux se réinventer. Le temps d'arrêt était nécessaire. Ça nous a permis de réfléchir et de penser à l'avenir.

Quelle était la principale piste de réflexion à l'heure d'aborder les nouvelles chansons ?

P-A H : Notre musique a toujours oscillé

entre sonorités rock et électro. Sur les deux premiers albums, la base de notre travail reposait sur les textures électroniques. Par la suite, on venait juxtaposer voix et arrangements acoustiques. Cette fois, on a pris le contre-pied de cette démarche en commençant par les autres versants: harmonies, accords, chants, etc. Cela nous a donné l'occasion de réintroduire la matière électronique de façon plus nuancée. Notre approche est beaucoup plus organique qu'autrefois.

Au départ, Elena était une chanteuse occasionnelle. Aujourd'hui, sa voix fait partie intégrante des chansons. Paradoxalement, dans le groupe, ce sont toujours les musiciens qui écrivent les paroles. Chanter les textes des autres, ce n'est pas frustrant ?

E C-A : Absolument pas. L'histoire de Superlux est construite comme ça. Pierre-André, Michov (*Gillet, Ndlr*) et Nicolas (*Muselle, Ndlr*) composent toujours les chansons en amont de l'arrivée des trois autres: Stéphane (*Orban, Ndlr*), Antoine (*Michel, Ndlr*) et moi. Dès que les premières ébauches des morceaux sont là, on se retrouve pour partager la matière. Je ne me sens pas du tout mise en l'écart. Chez nous, la part d'interprétation reste un champ d'expérimentation totalement libre. J'ai déjà retravaillé des textes avec les autres, mais je n'ai jamais ressenti l'envie d'écrire.

***The Line* est signé chez Microsphere Records. C'est un nouveau label ?**

P-A H : À l'origine, c'est une ASBL lancée au début des années 2000 pour organiser des concerts dans la région liégeoise. À l'époque, quelques trucs sont sortis sous l'étiquette *Microsphere Records*, mais à titre confidentiel. De fil en aiguille, les activités de l'association se sont estompées. Quand on a commencé à travailler sur le nouvel album, on s'est rendu compte qu'on devait créer une structure susceptible d'héberger nos activités. Plutôt que de repartir de rien, on a choisi de ressusciter *Microsphere*. On voulait être libre de nos mouvements et défendre notre musique sur le long terme. Aujourd'hui, les labels ne s'attachent plus sur le développement des artistes. On est dans une logique de retour sur investissement. Si ça ne fonctionne pas directement, on est recalé. C'est tout ce qu'on cherchait à éviter.

www.superlux.be

RENCONTRE

The Feather

L'homme Invisible



The Feather
Invisible
JauneOrange/Pias

Pourquoi se détacher de Dan San et choisir d'évoluer sous un nouvel alias ?

Thomas Medard : Si j'avais estimé que mon nom de famille colait bien aux chansons, je n'aurais pas hésité à l'utiliser pour défendre le projet. Mais honnêtement, Thomas Medard, ça ne marche pas du tout. Il faut un mot qui sonne, un nom auquel les gens peuvent se rattacher. J'ai longuement hésité avant d'opter pour The Feather. Avec du recul, je pense que c'est un bon choix.

Enregistrer un album en marge de la discographie de Dan San, c'est une façon de prendre du recul par rapport au groupe ?

Chez Dan San, chacun arrive avec des idées de chansons, des bribes de morceaux qu'on assemble en fonction des apports des uns et des autres. On évite de se retrancher derrière les envies d'un seul musicien. On défend vraiment une démarche collaborative. Dans mon coin, j'avais composé quelques titres plus personnels, des choses sur lesquelles je n'étais pas prêt à discuter. Les chansons de The Feather ne découlent certainement pas d'un sentiment de frustration. Simplement, je considère qu'il existe – au moins – deux façons

différentes de travailler. Créer un morceau du début à la fin, c'est quelque chose que j'adore. À côté de ça, je ne pourrais pas me passer de l'aspect participatif propre à la vie d'un groupe.

Travailler en solitaire, c'est plus facile ?

Pas forcément. Ce que j'apprécie surtout, c'est de prendre mon temps, de ne pas avoir de comptes à rendre aux autres. Enregistrer à la maison, faire du bricolage sur des jouets et de vieux instruments, c'est un luxe immense pour moi. *Invisible* est un disque artisanal. Je le revendique. J'ai vraiment laissé libre cours à mon inspiration. Le revers de la médaille, c'est la transposition des chansons sur scène. Comme tout part de bidouillages, il faut vraiment repenser les morceaux pour les reproduire en concert.

Ce premier album (*Invisible*) de The Feather a été enregistré, chez vous, à la maison. Par choix ou par obligation ?

Comme personne ne m'attendait au tournant, je n'ai jamais eu la pression de sortir un disque dans les temps. J'ai donc décidé de tout réaliser moi-même. J'ai investi de l'argent dans un bon ordinateur équipé d'une solide carte son et puis, j'ai collecté

Membre fondateur du groupe Dan San, cheville ouvrière du collectif JauneOrange, Thomas Medard agite désormais sa chevelure en solo sous les plumes dorées de The Feather. Seul à bord, l'artiste liégeois survole la pop avec *Invisible*, premier album bricolé en toute intimité. Depuis le cockpit, l'horizon se dévoile. On aperçoit des nuées mélancoliques, des mélodies lumineuses et une pluie de références (Syd Matters, Daniel Rossen, Girls in Hawaii, etc.). Bienvenue en première classe.

NICOLAS ALSTEEN

du matériel à gauche et à droite: micros, vieux instruments, etc. De fil en aiguille, ma maison s'est transformée en laboratoire musical. Je pense qu'il n'est plus nécessaire de passer par un «vrai» studio pour produire un bon album. On peut se débrouiller de façon autonome. Dès le départ, mon idée, c'était d'enregistrer un disque sincère, pas de débarquer avec du gros son. J'ai donc tout appris sur le tas, seul, sans l'aide d'un producteur.

En dehors des références musicales qui nourrissent les chansons de votre album, qu'écoutez-vous à la maison ?

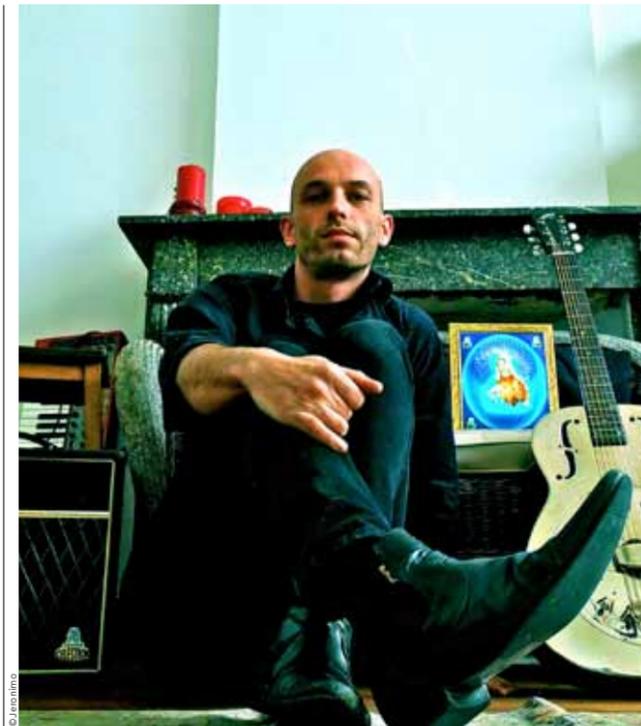
Énormément de musique classique. C'est un peu la bande-son de ma vie. Quand je suis à la maison, quand je marche, quand je lis, avant de m'endormir ou au lever du lit, j'écoute Erik Satie, Tchaïkovsky, Stravinsky ou des choses plus contemporaines comme Philip Glass ou Steve Reich. J'éprouve autant de plaisir au contact de cette musique qu'à l'écoute d'artistes labellisés pop. Ça me fait exactement le même effet.

www.thefeather.be

RENCONTRE

Jerónimo

La parenthèse en chantant



Jerónimo
Zinzin
Anorak Supersport

Pendant un moment, il a profité du plaisir qu'on peut éprouver à s'écarter du micro et accompagner un chanteur sans ressentir la pression d'un projet. Depuis un an, Jerónimo s'est installé dans une ferme, une vraie, avec des vaches et des poules ! Ce qui ne l'a pas empêché d'enregistrer un quatrième album, *Zinzin*, dans une église du même village. Ni de prévoir quelques concerts à l'automne. Interview pastorale, donc...

DIDIER STIERS

N'aviez-vous pas décidé de vous mettre au service d'autres musiciens ?

Jérôme Mardaga : La formule «se mettre au service» est bonne, mais je le faisais déjà quand le projet Jerónimo battait son plein puisque j'ai, par exemple, accompagné Mark Gardener sur une longue tournée. Mais après le troisième album (*Mélodies Démolies, Ndlr*), j'étais un peu fatigué du schéma écriture/enregistrement/promo/tournée. Et puis, il ne m'avait pas vraiment laissé de pistes ouvertes pour une suite. C'est un peu tout ça qui m'a poussé, à un moment donné, à faire sans. Mais toujours en continuant à jouer de la guitare et à enregistrer.

La parenthèse a-t-elle été salutaire ?

Au final, elle a fait beaucoup de bien. Cela dit, je n'avais pas vraiment prévu de sortir un album cette année. Fin 2011, début 2012, je n'écrivais plus rien et ça m'inquiétait un petit peu. Je me suis dit que je pourrais essayer d'écrire une chanson par jour, que ce soit bon ou mauvais, qu'il en sorte un disque ou non. Le disque a pourtant très vite pris forme, et il n'aurait pas pu s'appeler autrement, avec ces textes-là et la façon dont je les chante.

Cela dit, c'est un retour à plus petite échelle ?

C'est exact. J'en ai parlé avec mon label avec l'envie de faire quelques belles dates, genre les Nuits Botanique ou les Francofolies de Spa, mais pas la tournée des festivals d'été. Je ne suis pas «collectionneur». Squatter le circuit pour promouvoir un album à mon corps défendant n'aurait pas beaucoup de sens. J'ai autre chose à faire, notamment écrire, bosser sur d'autres projets.

Vos ambitions ont-elles changé ?

Elles se sont déplacées. Quand on fait un premier album qui marche un peu, qu'on enchaîne avec un second qui marche encore un peu mieux, on se prend à rêver, je ne vais pas le cacher. On va à Paris pour signer sur une major, on tourne un peu partout en francophonie, et c'est une très bonne chose parce que c'est à ce moment-là qu'il faut rêver, avoir les dents un peu longues. Après, on se calme et on voit les choses différemment. Si j'ai de l'ambition, parce que je n'ai jamais été un ambitieux de nature, elle porte maintenant sur la partie créative. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est le calme d'un endroit où on élabore des

choses que le chaos et le bruit d'une scène empêchent parfois. Je n'ai plus envie de consacrer mon été à charger et décharger des camionnettes. (*Rires*)

Que ce soit dans les textes ou la dérision qu'on perçoit en filigrane, *Zinzin* témoigne de votre «belgitude», non ?

C'est venu progressivement. Quand on commence, la maison de disques qui a des ambitions «internationales» déconseille de verser dans le local. Ça m'a profondément énervé dès le départ. Je suis donc venu petit à petit à cette musique un peu plus «identitaire». J'ai tout de suite trouvé du plaisir à écrire des choses géographiquement localisables par celui qui les connaît. La Belgique est pleine de beaux endroits, de belles histoires... Jacques Brel le faisait très bien. Aujourd'hui, malheureusement, à l'exception de Murat et de quelques autres, c'est quelque chose qui a quasiment disparu de la chanson française. Pour de mauvaises raisons.

www.anoraksupersport.com/bands/jeronimo



© Jacques Verreys

RENCONTRE

Chœur de Chambre de Namur

L'âge de la maturité

En un quart de siècle, le Chœur de Chambre de Namur a su porter l'art vocal au degré d'excellence. Sous la direction artistique de Leonardo García Alarcón depuis 2010, il trouve un nouvel élan et multiplie les collaborations internationales prestigieuses. Une belle occasion de faire le point avec son directeur, Jean-Marie Marchal.

BENJAMIN BROOKE

« Conserver un ancrage local, c'est notre principal défi pour les années à venir. »

En guise de cadeau pour cette saison du 25^e anniversaire, vous sortez un coffret de « pliés » qui mêlent musique et arts plastiques. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Jean-Marie Marchal: Nous voulions marquer le coup en proposant quelque chose d'original. Nous avons eu plusieurs projets liés aux arts plastiques cette saison, comme par exemple dans le cadre de l'exposition Watteau à Bozar et plutôt que de sortir une compilation comme beaucoup le font, nous avons eu l'idée de faire un ouvrage d'art. Nous avons donc fait appel aux éditions Lustre pour réaliser un coffret de quatre « pliés ». Ce sont des visions d'artistes, comme des échos visuels du répertoire défendu par le Chœur de Chambre depuis sa création.

Dans quel contexte le chœur a-t-il vu le jour ?

Tout est parti du constat qu'il n'existait pas d'ensemble professionnel de musique chorale dans la partie francophone du pays, mis à part le chœur de l'opéra. Il y avait quelque chose à faire dans l'idée de professionnaliser le secteur. Symbole de toutes ces nouvelles énergies, Manu Poiré a donc créé le Chœur de Chambre de Namur en 1987. Je fais partie des cinq chanteurs toujours actifs qui sont issus de la première audition !

Le domaine de prédilection du chœur est la musique ancienne. Cette spécialisation, elle était là dès le départ ?

J'insiste toujours sur le fait que nous faisons aussi de la musique romantique ou des créations contemporaines... Mais pendant longtemps, le chœur était mis au service des chefs et des orchestres. Et il se fait que pendant ces premières années, tous les chefs qui ont fait appel à nous étaient des spécialistes de la musique ancienne. Ça a forcément laissé des traces.

En 25 ans, vous avez eu la chance de travailler avec pas moins de soixante chefs...

Avoir l'occasion de travailler avec ce que l'Europe compte de meilleurs spécialistes dans divers répertoires constitue une formidable opportunité pour nos chanteurs. Parallèlement à ces rencontres, nous avons un chef de chœur maison avec lequel on fait un travail plus structurel. Se sont ainsi succédées plusieurs personnalités comme Pierre Cao, Patrick Davin et Jean Tubéry, qui ont œuvré à faire du chœur ce qu'il est aujourd'hui.

Depuis 2010, la direction artistique a été confiée à Leonardo García Alarcón. Comment le choix s'est-il porté sur sa personne ?

J'avais repéré Leonardo lors du Printemps baroque du Sablon, où il avait dirigé une re-création de l'*Ulysse* de Zamponi. Il venait alors d'être nommé artiste en résidence au Festival d'Ambronay avec lequel nous collaborions déjà régulièrement. C'est comme ça que nous avons monté une collaboration entre Ambronay, le Festival de Wallonie et le CAV&MA pour monter *Judas Macabaeus* de Haendel. C'était un vrai défi car il ne connaissait ni l'ensemble, ni l'œuvre. Il ne disposait que de trois jours de répétition et le quatrième avait lieu le concert qui était enregistré pour le disque. Malgré tout cela, en une expérience à peine, il a fait l'unanimité.

Quel a été son apport principal pendant ses trois premières années à la tête du chœur ?

Comme tous mes collègues des orchestres et des maisons d'opéras, nous sommes toujours à la recherche de quelqu'un qui peut apporter quelque chose en plus. On n'est pas ici dans le domaine des sciences exactes mais cela doit être une personnalité qui, outre une compétence technique, doit avoir une curiosité, une capacité à porter un regard sur les œuvres du répertoire. Leonardo allie parfaitement autorité et exigence mais toujours avec le sourire, la manière de le dire. C'est une grande personnalité qui communique très bien et qui sait attirer à lui des musicologues.

Un bel exemple a été la re-création du *Divino Universale* de Falvetti...

Dans une carrière de musiciens, on ne rencontre peut-être qu'une seule fois un tel succès. Une œuvre totalement inconnue d'un compositeur inconnu lui aussi dont le disque s'est déjà écoulé à plus de 14 000 exemplaires, ce qui est phénoménal pour un disque classique, et qu'aujourd'hui tous les organisateurs de concerts nous réclament.

La particularité du chœur réside aussi dans le fait qu'il est à géométrie variable...

Nous fonctionnons avec des freelances, qui font souvent partie de plusieurs ensembles européens. Nous avons un fichier de 100 choristes parmi lesquels 25 privilégiés constituent le noyau dur qui assure la sonorité du chœur. Contrairement à la logique du musicien statutaire, ils ont tous envie d'être là et ils savent qu'ils doivent être au top. Pour un oratorio par exemple, on a trois jours de répétition donc s'ils n'arrivent pas bien préparés, ils savent qu'ils ne sauront peut-être pas repris la prochaine fois. C'est extrêmement vivifiant.

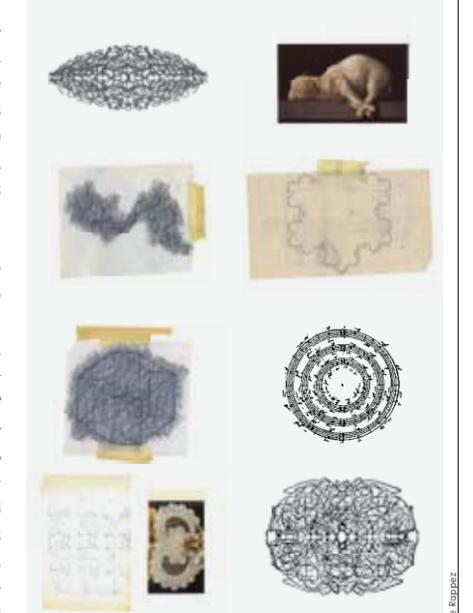
Quelle est la présence belge au sein du chœur ?

Conserver un ancrage local, c'est notre principal défi pour les années à venir. Si on prend la qualité vocale comme unique critère, comme Philippe Herreweghe le fait avec le Collegium Vocale par exemple, on a un groupe totalement international avec une faible présence belge. Or nous voulons montrer que le chœur est une vraie filière, qui peut aussi être une porte d'entrée vers la carrière solo.

www.cavema.be

UN COFFRET DE PLIÉS, EN GUISE DE TRACE

Pour couronner cette saison du 25^e anniversaire du Chœur, le CAV&MA a fait appel aux éditions Lustre (Alexia de Visscher et Olivier Spinewine) pour concevoir une œuvre originale qui mêle musique et arts plastiques. Lustre propose ainsi l'édition de quatre *pliés* conçus par quatre artistes plasticiens de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui ont un lien fort avec la musique: Felicia Atkinson, EDM, Baudouin Oosterlynck et Dominique Rappez. Les artistes sont invités à travailler sur la base d'une unique feuille imprimée recto/verso en offset qui, pliée un certain nombre de fois, constitue un livret. Les plis sont laissés apparents, laissant la possibilité de lire le *plié* ouvert en poster ou d'utiliser un coupe-papier pour le lire page après page. Quatre points de vue plastiques sur le répertoire du Chœur accompagnés d'un cinquième *plié* retraçant l'histoire du Chœur de Chambre et réunis dans un coffret à tirage limité.



www.lustre.be

© Dominique Rappez



© Sébastien Walnier

RENCONTRE Ô-Celli *L'attraction des cordes*

Ô-Celli est né de la passion de huit violoncellistes, la plupart issus de grands orchestres, qui parcourent un répertoire de compositions originales et d'arrangements, voyageant de Verdi à Villa-Lobos, en passant par Nino Rota. Un spectacle total et impromptu où la notion de plaisir occupe toujours la place centrale.

BENJAMIN BROOKE

Quelle est la genèse d'Ô-Celli ?

Sébastien Walnier : L'octuor de violoncelle, c'était comme une sorte de fantôme. L'idée de départ était de réunir des amis avec lesquels nous avions envie de partager de la musique et de bons moments. C'est avant tout un projet que nous avons monté pour nous faire plaisir. Du coup, quand on travaille avec Ô-Celli, on n'a vraiment pas l'impression de bosser...

Alexandre Beauvoir : La première fois que nous avons abordé la possibilité de monter ce projet, c'était il y a deux ans, je revenais de France avec des fromages et du vin et nous avions tous deux une soirée à perdre. Cet esprit convivial est resté. Cela transparaît forcément en concert.

Justement, comment avez-vous ressenti l'accueil du public pour cette formule plutôt atypique ?

SW : Excellent ! Les gens ne savent pas toujours à quoi s'attendre mais savent qu'ils vont avoir quelque chose d'inattendu et de très diversifié. C'est là qu'on réalise à quel point le violoncelle est un instrument populaire !

AB : Nous aimons faire bouger les lignes du concert classique, que ce soit dans le fond ou dans la forme. Nous aimons par exemple franchir la traditionnelle frontière entre scène et public en nous adressant directement au public pour présenter

les œuvres. Dans les arrangements aussi, on essaie de faire voyager le thème d'un côté à l'autre pour créer une dynamique. En concert, entre chaque pièce, nous nous déplaçons d'un pupitre à l'autre, c'est chaise musicale permanente !

Le violoncelle est un des rares instruments qui supporte d'être ainsi multiplié. Qu'est-ce que cette formule vous permet d'exploiter ?

SW : Elle offre beaucoup de possibilités harmoniques et donne un éclairage différent sur le violoncelle, que les gens connaissent souvent comme un instrument de l'orchestre. Dans l'ensemble, nous sommes tous solistes, les voix ne sont pas doublées. On va aux limites de ce que l'instrument peut offrir, parfois même au-delà.

Cela vous donne aussi des perspectives en termes de répertoire...

SW : Avec un tel effectif, on peut s'attaquer à tout. Nous avons commencé par l'arrangement *d'Ainsi parlait Zarathoustra* de Strauss. Nous avons ensuite monté un programme autour du cinéma avec des œuvres de Verdi, Nino Rota ou Ennio Morricone, qu'on retrouve aujourd'hui sur *Ô-Celli fait son cinéma*, notre premier album sorti en auto-production. L'avantage de ces retranscriptions, par rapport aux œuvres de musique de chambre classique, c'est la liberté et la spontanéité qu'elles nous offrent.

À côté de ce travail d'arrangement, vous commencez aussi à jouer des compositions...

SW : Nous avons la chance de rencontrer de jeunes compositeurs qui commencent à écrire pour nous. Harold Noben par exemple, a composé un triptyque de danses avec une valse, une pavane et une tarentelle, trois œuvres très bien construites et pensées pour l'instrument. Si bien que certains organisateurs commencent à nous la réclamer en concert ce qui est plutôt rare pour une œuvre contemporaine...

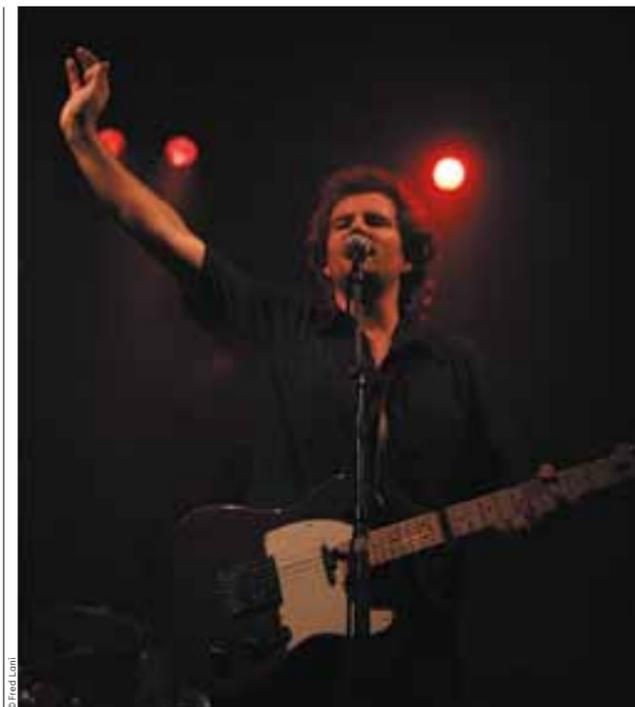
Vous aimez collaborer avec d'autres musiciens, une voie que vous allez explorer à l'avenir ?

AB : Oui, nous l'avons fait à plusieurs reprises en invitant une chanteuse pour interpréter les *Bachianas brasileiras* de Villa-Lobos, qui ont été spécialement écrites pour une formation de huit violoncelles et une voix de soprano. Nous pensons aussi à inviter un cor anglais ou une guitare jazz... On a plein de choses dans les cartons, il ne reste plus qu'à faire le tri !

www.o-celli.com

Ô-CELLI

Alexandre Beauvoir, Jean-Pierre Borboux, Albert Brunello, Lidija Cvitkovic, Jorin Jorden, Corinna Lardin, Shiho Nishimura, Sébastien Walnier



© Fred Lani

RENCONTRE Fred & the Healers *Le mythe de Méduse*

Après dix ans d'absence, Fred & the Healers sont de retour avec un nouveau line-up et un cinquième album à paraître début 2014. Mais les fans de blues ne devront pas attendre jusque-là. Le groupe célèbre son retour aux affaires sur la scène du Botanique pour un concert exceptionnel, histoire de battre le fer tant qu'il est chaud.

BENJAMIN BROOKE

En 2004, Fred & the Healers se séparent après la sortie de l'album *Red*. Pourquoi cette décision ?

Fred Lani : Je pense qu'un cycle se terminait. L'album *Red* était très beau mais naviguait un peu entre deux eaux. Par rapport au style blues-rock original, j'avais essayé pas mal de nouvelles choses. De fil en aiguille, la composante blues s'était un peu diluée, sans pour autant de réelle prise de risque dans les autres styles. Ce n'était plus confortable pour moi de ne pas suivre une voie claire.

Vous n'êtes pourtant pas resté inactif pendant ces dix années...

Plutôt que de partir du blues et d'aller vers d'autres influences, avec Superslinger, nous avons en quelque sorte fait le chemin inverse en partant d'une base folk-pop-rock. J'ai aussi fait de la musique de documentaires et de films. Et j'ai continué à faire du blues occasionnellement dans les bars... Mais le fait de me donner à fond dans un projet m'a manqué. Il y a deux ans, je me suis donc mis à répéter avec Nicolas Sand et Cédric Cornet. Je me suis très vite rendu compte qu'il se passait quelque chose de fort, qu'il y avait une énergie qu'on n'avait pas eu depuis longtemps.

Que pouvez-vous nous dire sur ce nouveau line-up ?

C'est plus proche de ce que je faisais au départ. Du blues donc mais pas traditionnel, même si j'adore ça, c'est plutôt le blues lorsqu'il est arrivé en Angleterre en 1965. Certains morceaux sont plutôt hardcore blues dans le style de Johnny Winter ou Rory Gallagher, d'autres plus blues rock seventies. Il y a aussi un ou deux titres plus pop qui pourraient faire de bons singles. Mais notre mot d'ordre, c'est le live. Je reviens de Grèce et j'ai encore en tête cette image de Méduse qui avait le don de transformer les gens en pierre. Nous aussi, quand on arrive sur scène, on veut que le public soit comme pétrifié. On ne peut pas répéter deux ans dans une cave et arriver en hésitant.

La particularité de votre parcours réside aussi dans le fait que parallèlement à votre carrière de musicien, vous avez toujours continué votre métier de chercheur...

J'ai toujours fait de la recherche appliquée dans la physique des matériaux. Entre mes deux passions, j'ai décidé de ne pas choisir et mon histoire m'a montré que j'ai eu raison. J'ai souvent entendu des artistes dire que pour aller au fond de la musique, il fallait y consacrer toute sa vie. Pour moi, la question ne se pose plus car j'ai trouvé le parfait équilibre entre la musique, l'université et la famille.

Le métier a pas mal changé en dix ans, non ?

En dix ans, les lieux dédiés au blues se sont réduits à peau de chagrin. Pour le disque c'est pareil, acheter un album de blues dans un magasin de disques généraliste est devenu un véritable challenge ! La diffusion de l'information a aussi énormément changé. Aujourd'hui, si on n'a pas d'images et de vidéos sur internet, on n'existe pas. Pour nous qui avions un premier site internet en 1997 dont on était très fier, tout est à faire...

Chez les Lani, le blues c'est avant tout une histoire de famille, non ?

Il y a toujours eu une platine à la maison... Mais mon père écoutait surtout du rock : Led Zep, Black Sabbath, les Rolling Stones ou Jimi Hendrix. Quand j'ai entendu qu'Hendrix avait été fort influencé par Albert King, un bluesman de la Stax, je me suis intéressé à lui. Quand j'ai entendu ça, je suis tombé par terre. À partir de là, je me suis mis à reproduire tout ce que j'entendais. C'était parti...

www.fred-and-the-healers.be

TRAJECTOIRE

Dan Lacksman

L'homme qui murmurait à l'oreille des machines



Père fondateur de la techno avec son groupe Telex, auteur du gimmick disco le plus mémorable sur *Born To Be Alive* et producteur à la renommée internationale, Dan Lacksman revient en solo à l'âge de soixante-trois ans avec le bluffant *Electric Dreams*. La génération Daft Punk appréciera...

LUC LORFÈVRE



Dan Lacksman
Electric Dreams
Rough Trade

Ce sont mes enfants Caroline, Alice et Oscar qui m'ont encouragé à quitter mon studio pour présenter mes compositions, lâche Dan Lacksman. Sur son nouvel album *Electric Dreams* sorti en mai dernier et coproduit par sa fille cadette Alice Lacksman, ce papy moustachu au look tout droit sorti d'une BD de Hergé recycle tout ce qui a fait le succès de son groupe Telex dans les années 1980: minimalisme, surréalisme à la belge, sens de la mélodie et humour. Mais loin de la nostalgie de bas-étage, son approche reste d'une modernité qui pourrait bluffer plus d'un fan de Daft Punk. *Je ne lui ai pas fait exprès, confie-t-il avec la modestie qui le caractérise. J'ai utilisé les sons que je préfère sans le moindre calcul. Il se trouve que ce vocabulaire revient très à la mode dans les productions actuelles.*

Les sons en question proviennent de tous les synthés, Moog, séquenceurs et autres savantes machines que Dan Lacksman a accumulés depuis le début des années 1970 et conserve amoureusement dans la «*keyboard room*» de ses studios Synsound. *Le premier instrument que j'ai touché est une guitare rythmique. Je jouais alors dans un groupe de reprises au collège. On a dû donner deux ou trois concerts dans des fêtes scolaires, on s'appliquait à reproduire de manière plus ou moins fidèle des chansons des Shadows et des Beatles. Je suis le fan n°1 de McCartney. Très vite, je me suis passionné pour la recherche de nouveaux sons. J'ai décroché un job au studio Madeleine, à Bruxelles, en 1969. Un an plus tard, j'étais le premier à acquérir en Belgique un synthétiseur, un EMS VCS3 que j'ai acheté via un importateur pour 140.000 francs belges. Une fortune à l'époque. Je le possède toujours.*

L'INFLUENCE DE MORODER

Très rapidement, Dan Lacksman devient le spécialiste des sons synthétiques. Il fait des sessions pour tout ce qui compte d'important alors dans la variété belge. Il est crédité aussi bien sur des albums de Frédéric François que sur la version originale de *La danse des canards*. Sous le pseudo Electronic System, il publie également plusieurs vinyles 33 tours sur lesquels il propose des reprises électro des tubes de l'époque. *En 1977, j'ai sorti des compositions originales sur l'album Disco Machine qui a connu son petit succès dans les clubs. On baignait alors en pleine folie Saturday Night Fever et, comme beaucoup de producteurs de l'époque, j'étais très influencé par le travail de Giorgio Moroder. Un jour, j'ai été convoqué pour une session d'enregistrement au studio*

«*Avec Telex, on prenait le contre-pied de tout ce qui se faisait à l'époque.*»

Cathy de Marc Aryan, à Ohain. L'ingénieur du son m'a demandé d'emmener avec moi mes synthés et m'a dit de jouer «un truc à la Moroder» sur une batterie à quatre temps. Le morceau s'appelait Born To Be Alive et le chanteur, qui n'était pas avec moi en studio, était un certain Patrick Hernandez. Ils ont gardé ma mélodie telle quelle et m'ont crédité comme musicien. Le disque s'est vendu à vingt millions d'exemplaires.

En 1978, Dan fonde le trio Telex avec l'homme de radio et jazzman Marc Moulin et l'architecte urbaniste Michel Moers. Lancé comme une blague, Telex va révolutionner la musique électronique. Si les ventes cumulées de leurs six albums studio enregistrés entre 1978 et 2006 restent honnêtes (deux millions d'exemplaires), l'influence du trio a été primordiale pour la scène techno/house de Detroit, la french touch ou même des groupes électro-pop comme Depeche Mode qui, en 2005, lui confiera même le remix de leur chanson *A Pain That I'm Used To*. *Nous avons toujours considéré Telex comme un hobby. Marc, Michel et moi avions tous un boulot à temps plein à côté. C'était ludique, il n'y avait pas la moindre ambition commerciale. Tout s'est fait très simplement. Notre toute première maquette était une reprise électro de Twist à Saint-Tropez, le tube yéyé des Chats Sauvages. Marc l'a fait écouter un soir à un de ses copains et le lendemain, on signait un contrat chez RKM. Pareil pour Moskow Diskow, qui reste sans doute notre morceau le plus emblématique. C'est devenu un succès international et nous on trouvait ça normal parce que, sans doute, on s'en foutait.*

SURRÉALISME À LA BELGE

Pour Dan Lacksman, le point commun entre Telex et son nouvel album solo *Electric Dreams* est moins à chercher dans la musique que dans le second degré. Ce fameux humour surréaliste à la belge qu'on aime tant à l'étranger. *Avec Telex, on prenait*

*le contre-pied de ce qui se faisait à l'époque. L'électro était soit très froide et sérieuse, soit elle était jouée par des gens qui gesticulaient dans tous les sens. Nous on faisait des mélodies joyeuses et dans nos clips, on bougeait et on souriait le moins possible. Telex n'était pas le seul à suivre cette voie. Il y avait aussi Kraftwerk, les Sparks ou le groupe japonais Yello. Co-producteur avec Marc Moulin du *Banana Split* de Lio, Lacksman a aussi collaboré avec le projet new-age Deep Forest (3 millions d'exemplaires vendus), Thomas Dolby, Hooverphonic ou encore Vive La Fête. En 2012, Great Mountain Fire l'invitait place des Palais lors de la Fête de la Musique. Les dj's Bernard Dobbeleer et Simon Le Saint ont fait partie du premier comité d'écoute d'*Electric Dreams*. Les Visnets ont enregistré chez lui les parties de batterie de leur nouvel album et Soldout a confié à tonton un nouveau remix. Alors, Dan Lacksman, parrain de la scène belge? *Sur la photo de mon profil Facebook, je prends la pose de Marlon Brando dans Le Parrain. Mais c'est vraiment du second degré. Restons modeste... On l'aime bien, Dan.**

www.danlacksman.com

L'IDOLE DE ZZ TOP

Aussi improbable que cela puisse paraître, Billy Gibbons, le guitariste du trio texan ZZ Top est le plus grand fan de Telex, rappelle Dan Lacksman. Il a découvert notre 45 tours *Twist* à Saint-Tropez en 1978 alors qu'il était dans une boîte de nuit de Monte-Carlo avec un pote milliardaire de Dallas et il a commencé à nous envoyer des lettres d'admiration, des invitations à des concerts et même des casquettes. Pendant de longues années, ZZ Top avait l'habitude de terminer ses concerts en mettant comme musique de fond notre morceau *Exercice Is Good For You*. Notez que c'était peut-être pour que leurs fans quittent plus vite la salle... Quand ZZ Top venait jouer en Belgique, ils nous invitaient en backstage. Billy a même proposé qu'on enregistre un disque d'électro-blues avec lui, mais le manager de ZZ Top a refusé. Ce que je peux comprendre.

ZOOM

Jazz belge

Une nouvelle jeunesse

Le jeune jazz belge se porte bien, merci.

Encore et toujours trop discret dans les médias traditionnels - comme le jazz en général - le jeune jazz belge regorge d'énergie et de talents. Après les Pascal Mohy, Eve Beuvs, Xavier Rogé (batteur attiré d'Ibrahim Maalouf), Sophie Tassignon (qui fait son bonhomme de chemin à Berlin), ou encore les Nicolas Kummert, Greg Houben, Toine Thys et bien sûr Mélanie De Biasio que l'on entend même - ô miracle - sur les ondes de quelques radios généralistes, comment se porte la toute dernière génération ? À l'occasion du Belgian Jazz Meeting, qui se déroule cette année à Liège, nous voulions mettre en lumière quelques-uns de ces nouveaux talents et connaître leur point de vue sur le métier.

JACQUES PROUVOST & JEAN-PIERRE GOFFIN



Adrien Volant © Jos Kriegen

1001 FAÇONS DE TOMBER DANS LE JAZZ

Nous avons tendu le micro aux trompettistes Jean-Paul Estiévenart et Adrien Volant, aux pianistes Igor Gehehot et Johan Dupont, aux guitaristes Lorenzo Di Maio et Guillaume Vierset, aux saxophonistes Vincent Thékal et Jordi Grognard, au contrebassiste Nicola Lancerotti (le moins jeune de la bande mais dont le parcours est plutôt récent), au batteur Antoine Pierre, et à la chanteuse Emily Allison. Belges ou pas, ils font partie des jazzmen avec qui il faudra compter à l'avenir, c'est certain.

Il y a autant de façon de devenir jazzman qu'il n'y a de jazz, et le virus s'inocule de différentes façons. *Très jeune, j'écoutais du blues, celui de B.B. King ou de Stevie Ray Vaughan...* confesse Lorenzo Di Maio. *C'est l'entourage familial qui m'y a initié, sans jamais me l'imposer.* Pour Jean-Paul Estiévenart, l'histoire est différente: *Mon grand-père était trompettiste et j'ai appris avec lui les bases à l'âge de 6 ans. Puis, j'ai intégré la fanfare du village, dans la région de Mons, et ensuite je suis allé à l'académie de St-Ghislain, en classique, jusqu'à mes 16 ans.* Quant à Antoine Pierre, il avoue en riant: *Je suis tombé dedans tout petit car mon père est jazzman ! Mais pourquoi avoir choisi le jazz, cette musique de vieux, d'ascenseur ou, dans le meilleur des cas, d'intellos ? Pourquoi pas le rock, le rap*

ou la chanson ? Pour sa liberté ! J'en avais marre d'être attaché aux partitions. Je voulais improviser, affirme Estiévenart. Ce qui a séduit Vincent Thékal c'est aussi *la richesse harmonique et mélodique. Et le son ! Le jazz, c'est un p... de son !, s'enflamme-t-il.* Adrien Volant confirme: *Le jazz, c'est la liberté. On peut y mélanger toutes les musiques, la world, l'électro, le rock... On n'est pas cadenassé dans un style. De plus, le musicien de jazz est amené à faire des plans pop, reggae ou rock. Et quand on a compris et maîtrisé l'improvisation, on peut s'adapter facilement. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir intégrer d'autres musiques, comme le funk, la musique arabe, la musique des Balkans. Le jazz est tellement large qu'il permet tout ça.*

Le passage, quasi obligé, pour tous ces jeunes jazzmen est le Conservatoire. Qu'il soit francophone ou néerlandophone, sa réputation a dépassé les frontières. Quelques étrangers ont d'ailleurs fait le voyage avant de s'installer définitivement en Belgique et d'enrichir un peu plus encore le paysage musical. *Après avoir fait le Conservatoire de Lyon, nous dit Emily Allison, je suis venue à Bruxelles, pour David Linx, il y a quatre ans. Malgré un manque de moyens matériels évident, se désolait-elle, les profs sont extraordinaires de pédagogie et d'écoute. Diede-*

rik Wissels, par exemple, est curieux et attentif, même au-delà des cours. Il s'intéresse vraiment à notre évolution, à notre travail, à nos recherches. Il s'agit plus d'un échange entre musiciens que d'un échange entre prof et élève. Ce qui n'est pas toujours le cas ailleurs. *Au delà du Conservatoire même*, nous dit Vincent Thékal, *ce qui est intéressant ici, c'est qu'il y a une grosse scène alternative, avec Aka Moon, Octurn, etc. C'est étonnant par rapport à la taille du pays. En France, on est plus dans la tradition, même s'il existe des courants similaires, bien sûr. Mais ici, il y a une scène parfois très expérimentale, qui se mélange aux autres, qui veut faire autre chose et qui se fout des étiquettes. Au Conservatoire flamand, avec Laurent Blondiau, on voyait les XP de Magic Malik, par exemple, nous dit Jordi Grogard. Kris Defoort donne des cours d'impro libre. Diederik nous faisait jouer du Goyone avec des mesures complexes. Il nous invitait aussi à amener nos compos. C'est une approche qui pousse à la créativité*, confirme Nicola Lancerotti. Tous s'accordent à le dire: le Conservatoire est une base solide, une façon de structurer sa vision mais aussi et surtout de rencontrer d'autres musiciens, d'échanger et de construire. Même si, pour Antoine Pierre, *l'approche est parfois trop théorique, elle est nécessaire. Mais cela dépend aussi des profs. Avec Stéphane Galland, par exemple, c'est extraordinaire car il est très pédagogue et travaille la tradition orale. De cette façon, tu apprends beaucoup et beaucoup sur toi-même aussi. Johan Dupont, qui est tombé dans le jazz «par hasard» parce qu'il a un attrait pour cette musique et un don pour l'improvisation, a suivi uniquement les cours du Conservatoire classique et ajoute: On est parfois beaucoup trop théorique dans l'apprentissage de la musique. Il manque parfois d'une approche orale dans les cours. Relayer la musique oralement est important et j'ai l'impression que l'on a perdu cet aspect.*

LE CONSERVATOIRE C'EST BIEN... À CONDITION DE JAMMER

Le jazz ne s'apprend donc pas que dans l'enceinte d'une école, bien au contraire. Il faut sortir et aller «jammer» car c'est là que s'apprend le vrai métier. *Si aujourd'hui je joue avec Philip Catherine, c'est parce qu'il m'a vu dans une jam, pas parce que je pratiquais 8 h d'affilée chez moi*, révèle Antoine Pierre. *Quand Fred Delplancq est arrivé à l'académie il m'a emmené dans les jams à Bruxelles. C'est là qu'on comprend le feeling, qu'on apprend à se placer dans le morceau. Jammer et jouer avec les autres est très important*, confirme Jean-Paul Estiévenart. *Parfois, aller à la jam jusque 4 heures du matin et être aux cours le lendemain à 9h, c'est très dur, mais c'est tellement important*, nous dit Adrien Volant. Pas toujours facile de faire le premier pas, concède Jean-Paul Estiévenart: *J'allais au Sounds ou à l'Art-ô-Base mais ce n'était pas si évident de s'intégrer auprès des anciens. Tu te sens petit et on te le fait bien sentir. Mieux vaut connaître le morceau. Et si tu ne joues pas «super», mieux vaut s'abstenir sinon, tu es vite grillé. Igor Gehenot ne dit pas le contraire: Quand j'allais en jam, si je ne connaissais pas le morceau, je ne montais pas sur scène. De retour chez moi, en pleine nuit, je cherchais la partition du morceau et je le travaillais afin de le connaître sur le bout des doigts pour la prochaine fois. Certains n'hésitent pas à dire qu'ils ont appris presque plus lors de jams qu'à l'école. L'excitation d'être sur la scène, la confrontation avec les anciens et avec le public forge le caractère d'un vrai jazzman. Mais y a-t-il assez d'endroits pour se construire, pour s'épanouir, pour s'exprimer? Les clubs sont de plus en plus menacés, s'inquiète Adrien Volant. Regarde les ennuis que l'on a fait au Chat Pitre*... Voilà pourtant un endroit qui donne la chance à beaucoup de jeunes de jouer! Avant il y avait le Comptoir des Etoiles, Le F-Sharp, l'Athor, le Montmartre... Aujourd'hui, il y a beaucoup moins de lieux à Bruxelles, déplore Jor-*

di Grogard. À Liège, cela semble se réveiller sous l'impulsion de l'Œil Collectif, une association de jeunes musiciens parmi lesquels on retrouve Alain Deval ou Bruno Grollet. Le Blue Sphere, la Diode sont de nouveaux endroits. À Charleroi par contre, *ça joue peu et à Namur ou à Mons, encore moins...*

PREMIERS CHORUS. SORTIR DE L'OMBRE

Une fois fourbies les premières armes, le jeune musicien de jazz doit impérativement monter son projet, faire parler sa créativité. Pas toujours simple de s'imposer et de gagner la confiance des organisateurs et programmeurs. *Il y a en a qui osent mais, c'est sûr, avec la crise, ils font attention. On sabre dans les budgets «culture» et les gens sortent de moins en moins. Quand un club engage un groupe à 800 euros, il doit assurer ses arrières*, souligne Vincent Thékal. *Les subsides, en général, devraient pousser les lieux culturels à prendre plus de risques*, enchaine Jean-Paul Estiévenart. *Pourtant, on ne te laisse pas toujours carte blanche. Sergio, au Sounds, totalement indépendant, donne encore la chance aux jeunes avec des résidences régulières. Tu peux même lui proposer d'aller jouer du free jazz, si tu veux. Bon, il n'y aura peut-être personne et tu n'auras plus jamais de gig, mais c'est autre chose...* (rires). *Avec les concerts Gare au Jazz à la Jazz Station, organisés par les Lundis d'Hortense, ça bouge un peu, on ouvre la porte à la diversité, on sort des clichés*, se réjouit Jordi Grogard.

SE FAIRE VOIR POUR SE FAIRE ENTENDRE

Non seulement il faut du talent, mais il faut aussi avoir les moyens pour le faire savoir. Actuellement, il est presque incontournable pour le jazzman – jeune ou confirmé – d'avoir un beau site, de belles photos, d'être sur les réseaux sociaux, bref, d'avoir la panoplie complète d'outils de communication. Et s'il y a Bandcamp, SoundCloud et autres plateformes online pour se faire entendre, les coups de fils et les démos restent le système incontournable pour se dégoter un gig. Quant au disque, le vrai, le physique, il reste encore l'objet qui assure une certaine crédibilité. Mais là aussi, la partie n'est pas gagnée. Les labels sont, eux aussi, pris entre deux mondes. Faire des disques pour qui? Les gens entendent mais écoutent peu. Qu'on le veuille ou non, le jazz sort des schémas commerciaux classiques et les médias généralistes préfèrent l'ignorer. *Pourtant, ce n'est pas une musique qui doit nécessairement se comprendre. C'est une musique du corps. On doit la ressentir. On peut être touché par différentes choses, l'énergie, l'ambiance, le son, cela peut prendre des formes très variées* nous dit Lorenzo Di Maio. *Comme disait Pat Metheny dans une interview, en parlant de Kenny G, rappelle Antoine Pierre, c'est une musique qui demande un apprentissage pour être appréciée, cela demande de la curiosité et de la patience. Les gens vont de plus en plus vers quelque chose de simple et d'immédiat. On confond souvent ça avec de l'élitisme.*

C'EST COMMENT AILLEURS?

Du côté francophone, on est parfois un peu jaloux de ce qui se passe de l'autre côté de la frontière linguistique. *L'esthétique et l'approche est peut-être différente. Côté francophone on apprend plus la tradition, j'ai l'impression, tandis que du côté néerlandophone l'esprit est plus ouvert*, relève Jordi Grogard. *Il y a une différence de niveau, il faut l'admettre*, constate Adrien Volant. *Je le remarque lorsque je vais au Lemmens Institut. Il y a une grande rigueur dans le travail. Tout semble bien organisé et plus efficace. Il faut dire que nos amis Flamands possèdent une bonne dose de pragmatisme. Chacun travaille de concert pour un même objectif. Ainsi les médias tels que Jazzmozaïek, la seule revue papier belge entièrement consacrée au jazz, ou Cobra, qui dé-*

IN A LITTLE PROVINCIAL TOWN (COMPOSITION DE BOBBY JASPAR, 1956)

Accueillir la deuxième édition du Belgian Jazz Meeting à Liège apparaît comme une évidence à tous ceux qui ont connu le bouillonnement musical de l'après-guerre dans la cité ardente. Il faut relire, près de trente ans après sa parution, cette grande aventure contée dans *Histoire du Jazz à Liège*, écrit par Jean-Pol Schroeder, aujourd'hui cheville ouvrière de la Maison du Jazz. Faut-il rappeler douloureusement qu'avant cette réparatrice parution, aucun opus publié sur la Wallonie, n'avait consacré un article au jazz. Aussi n'est-il pas superflu de rappeler les collaborations qui unirent Bobby Jaspas (1926-1963) à Miles Davis, Donald Byrd, Jay-Jay Johnson ou Bill Evans, René Thomas (1927-1975) à Sonny Rollins, Stan Getz, Kenny Clarke ou Chet Baker, Jacques Pelzer (1924-1994) à Chet Baker, Barney Wilen, Don Cherry, Sadi (1927-2009) à Martial Solal, André Hodeir, Kenny Clarke et Francis Bolland, et bien d'autres... Il serait injuste de ne pas mentionner celui par qui sont passés les musiciens précités: le saxophoniste Raoul Faisant, véritable inspirateur d'une nouvelle génération qui découvre l'improvisation. Ce sont aussi les prairies du bord de l'Ourthe qui se sont gorgées dès 1959 des notes bleues du tout premier festival de jazz d'Europe: John Coltrane, Cannonball Adderley, Jimmy Smith, Chet Baker... Bobby Jaspas, René Thomas, Jacques Pelzer, Robert Jeanne, Félix Simtaine, le tout jeune Philip Catherine... s'y sont produits sur la plaine souvent détrempée. Comblain-la-Tour renaît de ses cendres cinquante ans plus tard avec une 5e édition 2013 enthousiasmante. Une nouvelle génération naît de l'écoute de ses pionniers du bop: Steve Houben, cousin de Jacques Pelzer, tombe dans la marmite. Guy Cabay, Jean Linsman, Milou Struvay... font aussi leur apprentissage avec les pionniers. L'occasion est belle aussi pour cette nouvelle génération de croiser les Américains de passage à la maison Pelzer: Chet Baker y a son QG européen, mais on y voit aussi Barney Wilen, Barry Altschul, Jon Eardley, Art Taylor... qu'on pourra aussi croiser dans un club décentré, mais très actif: Le Chapati, à Spa. «Jazzland», «Old Jazz», «Jazz-In», «Pierre Levée», «Lion Sans Voiles» puis «Lion S'Envoie» sont alors les lieux où ça se passe.

Le jazz vit toujours à Liège, pas toujours peut-être comme on le rêverait (le feuilleton du déménagement de la Maison du Jazz est une nouvelle preuve de la méconnaissance de son patrimoine de la part de quelques esprits obtus). Le festival Jazz à Liège en est à sa 23e édition et, au Thiers-à-Liège, la pharmacie Pelzer accueille aujourd'hui un club non seulement à haute valeur nostalgique quand on sait qu'on y joue aujourd'hui sur les touches d'ivoire et d'ébène caressées autrefois par Bill Evans, mais aussi à la programmation exemplaire: le meilleur du jazz belge, du Nord comme du Sud, et l'apparition de quelques peintures de passage en attestent chaque mercredi. **J-PG**



LG Collective © Maria de Graça



© Sarah Westens



Jean-Pol Estiévenart © Julien Hicler



Jerôme Virenet © Serge Baren

BELGIAN JAZZ MEETING À LIÈGE, LE RENDEZ-VOUS DES PROFESSIONNELS

Du vendredi 6 au dimanche 8 septembre, le jazz belge sera à l'honneur. Durant trois jours, artistes, organisateurs et journalistes, belges et étrangers, se donnent rendez-vous à la Caserne Fonck à Liège pour la deuxième édition du Belgian Jazz Meeting (après Bruges en 2011). Des showcases d'artistes issus des deux communautés (Mélanie De Biasio, De Looze/Machtel/De Waele, Jean-Paul Estiévenart Trio, Fabrice Alleman Obviously Quintet, Mäak, Lionel Beuven Quartet, Joachim Badendorst, Kris Defoort Trio, 3/4 Peace, Ragini Trio, Igor Gehenot Trio et Too Noisy Fish) mais aussi des moments de rencontres et d'échange, pour un véritable état des lieux de la scène actuelle.

Plus d'info sur: www.belgianjazzmeeting.be

pend de Radio Klara, travaillent avec les organisations telles que les Jazzlab Series, les labels (De Werf, Prova ou Rat Records pour ne citer qu'eux), les festivals ou les institutions (Muziekcentrum, entre autres). Ils se concertent, se soutiennent et s'épaulent. En Flandre, on semble aller vers un même objectif. Du côté francophone, avouons-le, c'est parfois moins cohérent. Et malgré les efforts des Lundis d'Hortense, à l'origine de nombreuses initiatives, c'est parfois plus dispersé. Heureusement, cela s'améliore de jour en jour. Et le Facir – groupement d'artistes pour la défense et la diffusion des musiques non conventionnelles – l'a bien compris : il est temps de regrouper les forces. Bonne nouvelle : les liens et les échanges avec le sud se multiplient. Voilà qui fait preuve d'un bel état d'esprit qui ne peut qu'être bénéfique au jazz belge dans son ensemble.

CONCOURS, RÉCOMPENSES ET COUPS DE POUCE

Grâce au concours du Jazz Marathon, on a noué des contacts avec Sergio et nous avons eu l'occasion de jouer dans son club, le Sounds, deux fois par mois, pendant trois mois, s'émerveille Emily Allisson. On a pu jouer sur la Grand Place, au Jamboree à Barcelone... Cependant, tout le monde ne partage pas ce même enthousiasme : Les récompenses c'est gratifiant et être nommé permet d'être un peu connu. Mais la compétition, la hiérarchie ou être meilleur qu'un autre, me gêne un peu, tempère Lorenzo Di Maio. Pour Jean-Paul Estiévenart, les concours lors de festivals, c'est bien mais il faudrait un vrai suivi. Jouer au festival l'année suivante c'est déjà ça mais ce n'est pas assez. Quant aux récompenses, poursuit le trompettiste, c'est parfois étrange. Le Django en 2006 m'a aidé à me faire un peu connaître, puis j'ai gagné l'Octave de la musique mais je n'ai ensuite plus eu un seul gig avec 4in1, mon groupe du moment... D'autre part, Antoine Pierre se pose aussi quelques questions : Il y a parfois des déséquilibres dans les concours. Un jury composé uniquement de musiciens, ce n'est pas objectif. Composé rien que de journalistes, non plus. Et c'est pareil dans l'attribution des récompenses.

JAZZMEN, VOS PAPIERS !

Beaucoup de gens pense que l'art est gratuit, constate Guillaume Vierset. Jouer gratuitement dans un resto, la formule est connue. Quand ce ne sont pas des « amateurs » qui subtilisent le gig au nez et à la barbe de vrais jazzmen ! Il faudrait instaurer la carte de musiciens, propose Adrien Volant. Vivre de son art, n'est pas évident, il existe différentes formules, mais toutes sont assez précaires. Le statut d'artiste est étrange. Tu es considéré comme chômeur, mais tu as des gigs déclarés. Et quand tu es convoqué, on te demande si tu cherches un emploi. Il faut donc expliquer que tu n'as pas à chercher d'emploi puisque tu joues. Mais pour eux, faire de la musique, être musicien, ce n'est pas un boulot. Ce qu'ils veulent, c'est que tu cherches un emploi, se désole Jean-Paul Estiévenart. Tout n'est donc pas rose pour les amoureux de la note bleue. Alors, même si le jeune jazz belge se porte bien, il y a encore beaucoup de combats à gagner. Pour cela pas de problème, ces jeunes sont prêts à tout dévorer.

J.P.

*Menace de fermeture pour cause de tapage nocturne, alors que le quartier du Châtelain à Bruxelles est noir de monde le mercredi.

ENSEIGNER LE JAZZ : SO WHAT ?

Éclairage sur une conception du jazz par un musicien-phare de la scène belge depuis 40 ans. Aujourd'hui directeur du Conservatoire de Liège et membre de l'Académie royale de Belgique, Steve Houben définit l'idée du jazz « à la Liégeoise » : Pelzer avait une singularité, il était plus un maître de vie qu'un pédagogue : avec lui, c'était « c'est très bien » ou « non, fifi, ne fais pas ça, c'est trop difficile pour toi ! » ... Comme pédagogie, on pouvait trouver plus poussé, mais on peut dire qu'il y avait une école liégeoise du jazz.

Ce serait encore concevable aujourd'hui ?

On pourrait dans la recette d'aujourd'hui ajouter cette façon d'appréhender le jazz, mais on entend souvent une technique trop bien apprise... On m'a parfois reproché d'être trop « lâche » dans ma façon d'enseigner, de décoincer des étudiants qui se positionnaient de façon académique mais sortaient des sons de grenouille...

D'un autre côté, on n'a jamais eu un niveau technique aussi élevé qu'aujourd'hui...

Il y a un côté sportif dans cet apprentissage, mais aucune volonté d'apprendre à désapprendre. Quand on entend Le Tombeau de Couperin par Samson François, il y a plein de petits dérapages, mais c'est superbe ; Bill Evans, ce n'est pas parfait, mais c'est magnifique. Aujourd'hui, tout est fort calculé, mais ce sont souvent des produits qui manquent de spontanéité.

Vous êtes aujourd'hui directeur du Conservatoire de Liège où Michel Massot anime la classe d'improvisation...

...Auquel se joint Fabian Fiorini. Aujourd'hui, nous nous tournons plus vers une pédagogie mobile, pas avec un maître par instrument, mais avec des invités, des master classes, nous avons eu dernièrement Dave Liebman. Je pense que le jazz devrait s'orienter vers une pédagogie de projets à durée variable et dans lesquels chaque étudiant pourrait trouver son inspiration.

Ces projets en reviennent à cet esprit liégeois que vous évoquiez...

Exactement. C'est laisser une certaine liberté aux gens, leur fournir des éclairages, leur montrer des chemins de traverse, ça fait partie de cet esprit « cool » qui laisse la place à l'intelligence. Pour moi, le mot « cool » implique la vivacité et la clairvoyance d'esprit mélodique et harmonique.

Autre éclairage sur l'enseignement du jazz par la pianiste et professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles, Nathalie Loriers : J'ai été une des premières à y suivre les cours ; on jouait tout de suite avec les aînés qui transmettaient la tradition, ce que je fais à mon tour. Certains accrochent, d'autres regardent ça avec un certain dédain, comme si en musique classique on dédaignait Bach ! L'institution fait que certains prennent l'enseignement comme l'assurance d'un diplôme, comme une fin en soi. Ceux-là, on ne les voit pas aux jams ou aux concerts. Nombreux sont aussi ceux qui ne voient pas l'utilité des standards, ils forment des groupes de pseudo rock modal (sic). La musique de jazz est construite pour que chacun puisse y développer sa personnalité, mais seuls quelques-uns y arrivent, grâce à leur travail au Conservatoire, mais aussi et surtout par leur engagement dans les clubs, leur volonté de rencontrer et de jouer avec d'autres musiciens. J-PG



© Studio des Variétés

APERÇU

Le Studio des Variétés

À l'heure où l'industrie du disque se pose des questions et repositionne ses pions, les artistes s'organisent, perfectionnent leurs talents et collectent les clefs du succès. Mises à disposition par Le Studio des Variétés Wallonie-Bruxelles, elles ouvrent de nouvelles perspectives aux musiciens belges. Formations, méthodes d'apprentissage, cours de chant, conseils techniques ou accompagnement professionnel : tout est ici étudié pour favoriser l'autonomie de nos artistes sur la voie de la réussite.

NICOLAS ALSTEEN

habituellement, quand on se pointe au Botanique, la journée bascule dans la nuit. C'est le moment où les gens se housculent gentiment à l'entrée de la salle bruxelloise pour assister à l'un ou l'autre concert. De bon matin, par contre, l'ambiance est tout autre. Les abords de la rue Royale sont calmes. Pas de file à la billetterie. Personne dans les couloirs. En fait, aujourd'hui, c'est dans les sous-sols que ça se passe. Pas encore bien réveillés, les Liégeois du groupe YEW bouclent un second concert matinal sous les voûtes du Witloof Bar : les musiciens tricotent des mélodies métissées, tressées au confluent du rock et de la musique folk. Face à eux, un homme endosse à lui seul le costume du public. Attentif, complètement absorbé, Philippe Albaret sort de se réserve entre chaque morceau. Pas pour applaudir, mais pour commenter la prestation. Il s'adresse alors au guitariste, lui demande de se tourner vers le chanteur quand il joue. « C'est une façon de se sentir concerné, de former un bloc en concert », explique-t-il avec la sagesse d'un pédagogue aguerri. Directeur du Studio des Variétés et coach scénique, Philippe Albaret est venu spécialement de France pour comprendre et commenter les intentions de YEW. Créé à Paris en 1984, Le Studio des Variétés est un centre supérieur de formation consa-

cré aux musiques actuelles. Depuis trente ans, l'institution s'efforce de doper les performances artistiques des professionnels motivés. Albaret, le coach de la journée, a déjà peaufiné de nombreuses carrières. Il a notamment bossé avec Cali, Olivia Ruiz, Emily Loizeau ou Moriarty. Alors, quand il donne son point de vue, on l'écoute. Réunis pour une session de débriefing, les musiciens de YEW appuient sur leurs qualités et confessent leurs défauts à l'oreille du Directeur pédagogique du Studio des Variétés. Le diagnostic est posé. Sans s'immiscer dans le cœur du projet, le coach examine leur prestation à la loupe : lumière, son, chant, interprétation, rapport au public et à la scène. Tous ses conseils sont bons à prendre. Ou à laisser. On procède selon une méthode, on suggère, mais on n'oblige jamais l'artiste à obtempérer, confie Philippe Albaret. On n'est pas dans l'interventionnisme. L'idée, c'est de renforcer des particularités propres au groupe pour lui permettre de s'améliorer en concert.

FORMATION DE FORMATEURS

Chez nous, Le Studio des Variétés Wallonie-Bruxelles a vu le jour en janvier 2012. En plein développement, il marche actuellement sur les traces de son grand frère français. À terme, l'objectif est de remettre les clefs de la formation aux acteurs de terrain en Belgique, rapporte Philippe Albaret. Depuis peu, des candidats du plat pays sont retenus pour participer aux formations pa-

risiennes, antre des méthodes prônées par Le Studio des Variétés. Premier formateur noir-jaune-rouge, Cédric Van Caillie a brillamment suivi les six mois de formation nécessaires pour intégrer les connaissances requises. Ce mois-ci, une formation « chant » se déroule à Paris. C'est la rappeuse Nina Miskina qui a été choisie après avoir passé les auditions, indique Denis Gérardy, le Directeur du Studio des Variétés Wallonie-Bruxelles. Elle sera formée pendant six mois. Suite à cette expérience, elle sera disposée à donner des cours de chant dans le cadre de nos programmes.

Aptes à épauler des projets, ces nouveaux formateurs marquent donc une prise d'autonomie de la formation en Fédération Wallonie-Bruxelles. Cela étant, je reste persuadé qu'il faut poursuivre les échanges entre la France et la Belgique, souligne Denis Gérardy. Il convient d'allier l'expérience des coaches français à l'énergie des Belges. En plus, le crédit accordé par nos artistes aux professionnels internationaux demeure important. Et je tiens vraiment à proposer un regard complètement extérieur à la scène belge. Mieux adaptée aux besoins des artistes, la formation s'applique désormais à combler le fossé qui sépare les réalités du terrain des vérités de la scène. Un travail conséquent qui, généralement, s'achève sous les applaudissements.

www.studiodesvarietes.be

LE · COM

Crowdfunding

Miracle ou poudre aux yeux ?



Le crowdfunding serait-il une sorte de mécénat 2.0 ? Faire appel à l'enthousiasme des fans et le convertir en monnaie sonnante et trébuchante, une parade à la crise du disque ? Ou plus simplement une manière de concrétiser un rêve tout juste égoïste, au-delà de toute considération artistique ?

DIDIER STIERS

Même les moins bons polyglottes l'auront compris : le crowdfunding est une technique permettant de récolter des fonds auprès du grand public. Grâce à ce financement participatif, opéré par le biais du Net, tout un chacun peut contribuer à la mise en route et – de préférence – à l'aboutissement d'un projet artistique.

Précisons : « projet artistique » au sens large, car le secteur de la musique n'est pas le seul concerné, le crowdfunding étant aujourd'hui utilisé aussi bien au cinéma que dans l'industrie du jeu vidéo ou l'édition. Tenez, Sozyone, par exemple : via la plateforme Kickstarter, associé à D. Jaba Mathieu, l'homme de De Puta Madre a pu rassembler plus de 45.000 dollars pour la confection d'une bande dessinée qui paraîtra aussi bien en digital qu'en « hardcover » et pourra même faire l'objet d'une version animée en flash. Autre exploitation alternative : Mochélan, qui a de la sorte pu financer une partie de la présentation du spectacle *Nés Poumons Noirs* au festival d'Avignon 2013. Chaque projet soumis à ce financement participatif est détaillé sur la plateforme adéquate. Synopsis, risques, extraits éventuels ou clip servant de teaser : le fan, ou plus simplement le donateur potentiel, est informé au mieux. Il découvre également ce à quoi il aura droit en échange de sa contribution. Dans le cas d'un disque, suivant le montant, ce sera une version digitale, un album en édition limitée avec dédicace de l'artiste, une chanson personnalisée, ou plus encore en cas de générosité extrême.

Et si le résultat n'est pas à la hauteur des espérances, malgré toute la pub que permettent aujourd'hui les réseaux sociaux ? Le risque existe, bien sûr. Entre nous, dans la quantité de disques déjà accouchés par crowdfunding, les chefs-d'œuvre, ou à tout le moins les choses un rien excitantes se comptent sur les doigts d'une main. Même constat si l'on ne retient que les « qualités commerciales » de ces projets : combien de naufrages sur l'écueil de l'indifférence générale pour une scie comme le *Toi + moi* de Grégoire ?

Vouloir échapper aux canaux balisés et faits d'obligations que représente l'industrie « classique » est louable. N'empêche, le financement participatif, pour certains, n'est pas la panacée. Avec le franc-parler qu'on lui connaît, Giacomo Panarisi (Romano Nervoso) explique pourquoi il y voit quelque chose de « navrant : Demander au public de te filer du pognon pour avancer ? Si ton public est fidèle, il va acheter ton disque, et c'est déjà bien de claquer 15 boules pour ça. En plus, acheter ce dans quoi tu as investi, je trouve ça bizarre ! Le financement doit venir avant tout des concerts, du merchandising, des royalties, des droits mécaniques. Si tu en reçois, ça veut dire que des gens ont acheté, ont écouté. Quand tu es musicien tu sais que tu vas galérer, et ça fait partie du métier ! En plus, en Belgique, on peut obtenir une aide légale, de l'État. Alors demander du pognon aux gens, ça devient du luxe. Nettement moins radicale, Cloé (Defossez, alias du Trèfle) est plutôt « pour », mais à sa manière. Sauf que la chanteuse, dont le nouvel album est attendu pour cette rentrée, finance elle-même pas mal de ses projets, via la petite société qu'elle a constituée et les concerts qu'elle donne. Je me suis déjà posé la question de savoir si le crowdfunding pouvait me servir. Pourquoi ne pas l'utiliser pour la pochette ou le livret, par exemple ? Pour rémunérer les photographes qui m'aident à réaliser les images. J'aimerais l'éditer comme un livre, or ça coûte quand même quelque chose. Et de cette manière, je différencierais la partie sonore de la partie livre. Je trouve ça vraiment bien.

Reste qu'elle choisira probablement une autre voie : Je pense que je vais plutôt envoyer des mails et utiliser les réseaux sociaux pour proposer des préventes de l'album. Ce qui m'aidera à faire prescrire les disques et à achever la pochette. D'autant que le crowdfunding n'exclut pas les ratés : J'ai des amis en France, de super musiciens, qui ont fait appel à la technique mais ne sont pas arrivés à obtenir les 5.000 euros qui devaient servir à rééditer un disque. Du coup, ça leur fait une mauvaise pub !

Cela dit, à priori, la technique semble encore peu utilisée en Belgique. Je pensais qu'après les Vismets, ça allait suivre, s'étonne Christophe Waeytens. Mais il y a finalement peu de projets qui se montent comme ça pour le moment. Alors qu'en France, c'est beaucoup plus courant. Et je ne comprends pas pourquoi ! D'autant qu'avec le principe des « contreparties », il a bien changé, le système mis en place par des précurseurs comme Akamusic (fondé en mars 2008) et My Major Company (lancé en décembre 2007, notamment par Michael Goldman, cette année au centre d'une polémique quant aux méthodes). L'artiste était alors tenu de rendre régulièrement des comptes aux investisseurs, de véritables actionnaires. Ça, ça cassait un peu toute la magie du truc !

LES VISMETS SE FINANÇENT

Le nouvel album de Uman, prévu pour cette rentrée également, a aussi bénéficié du crowdfunding. Le Bruxellois est un des rares artistes du cru à s'en être servi. Avant lui, outre Sarah Carlier un peu médiatisée, ce sont les Vismets qui s'étaient lancés dans l'aventure. Une plateforme avait même été créée spécialement pour l'occasion (go.vismets.com). Christophe Waeytens, le manager du groupe, en rappelle les principaux tenants et aboutissants.

Quelle était l'idée de départ ?

Nous voulions avant tout être un peu autonomes. Ne dépendre ni d'une maison de disques, ni de subventions, pour pouvoir produire un album avec un peu de moyens.

Quel rôle voyiez-vous pour les fans ?

Nous ne voulions pas non plus que les fans soient actionnaires d'une production, à la manière de My Major Company par exemple. Parce que, par les temps qui courent, on vend de moins en moins de disques, et les productions sont de plus en plus déficitaires. Nous avons donc voulu donner des contreparties : disques, concerts privés, instruments, tournée avec le groupe...

Quelle somme avez-vous finalement récolté ?

Près de 50.000€ (Ndlr : 51.906€), qui ont permis de bosser en studio pendant plusieurs mois, tourner un clip, bref, arriver au résultat auquel nous allions arriver, d'ici septembre ou octobre. En bout de course, ça a coûté pas mal d'argent, parce qu'ils sont restés longtemps en studio. Et sans des fans derrière nous (Ndlr : 400, indique le site), nous ne serions pas arrivés à ce résultat. Les maisons de disques sont un peu fauchées, on est toujours un peu dans le court terme ; là, ça leur a permis de travailler sans rien devoir à personne. Sauf aux fans.

Vous tabliez sur combien ?

Nous n'avions vraiment aucune idée. Un disque avec un minimum d'ambitions, ça coûte vite 50.000 euros... Des gens comme Olivier Juprelle ou Uman ont récolté 5.000 euros, mais à leur échelle, ça permet déjà de faire beaucoup de choses (Ndlr : Uman a trouvé 6.085 euros au lieu des 4.000 attendus). Quand on a 5.000 euros en poche, si on en rajoute 5 ou 10.000, on peut arriver à un premier album de qualité.

Conclusion ? Le crowdfunding, c'est...

Bien. Et sain, tant que l'artiste ne se barre pas en vacances avec les sous de ses fans. Mais ce n'est jamais le cas. C'est vraiment du donnant-donnant.

DÉCRYPTAGE

À QUI PROFITE LE STREAM ?

En cette ère dématérialisée où la musique se plie au rythme digital, le streaming est souvent pointé du doigt. Combien un groupe et un label se mettent-ils dans la poche à chaque fois que vous écoutez un de leurs morceaux sur Deezer et Spotify? Youtube rapporte-t-il du fric et comment? Money talk.

JULIEN BROQUET



Face à la chute vertigineuse des ventes de CD's à peine tempérée par le retour en grâce du vinyle, l'industrie du disque se ronge depuis quelques années les ongles. Incapable de sortir du marasme. Peinant à s'inventer un nouveau modèle économique qui lui permette de ne plus subir les nouveaux médias mais de les exploiter et d'en tirer profit. Que représente le streaming, cette technologie de diffusion utilisée pour qu'un internaute puisse visionner ou écouter en ligne un contenu multimédia (audio ou vidéo), en ces temps de dématérialisation? Et pour commencer, que rapportent Deezer et Spotify, services d'écoute à la demande? *Le calcul est savant*, explique Damien Waselle, responsable de Pias Belgique. *Mais on oscille de manière générale entre 0,003 et 0,007 euros la chanson écoutée.* Un montant a priori dérisoire. D'autant que les artistes n'en perçoivent qu'une portion congrue. Les clés de répartition étant les mêmes que pour les disques. En fonction du type de contrat conclu, le taux de royauté fluctue chez Pias

entre 8 et 15%. Là où le taux de licence varie entre 20 et 25%. Le streaming est encore relativement neuf. Nous n'en sommes qu'aux balbutiements. Nous ne savons pas la place qu'il va prendre et occuper. Pour nous, il représente un montant substantiel. Mais si on parle d'un seul artiste, un artiste avec un succès d'estime, les chiffres sont évidemment risibles. Le groupe de taille modeste sera le premier à crier au scandale. Mais il ne faut pas croire qu'il gagne de l'or en barre avec ses ventes d'albums physiques. Celui qui en vend 1000, s'il ne fait pas tout lui-même, touchera peut-être des royalties de 800 euros. Rémunérateur ou pas, le streaming est devenu incontournable. Aujourd'hui, le support quel qu'il soit fait partie d'un tout. Le revenu du streaming s'ajoute à celui des concerts, du téléchargement, des ventes de disques, de l'édition. Il permet aussi de récupérer des consommateurs que l'industrie avait totalement perdus. Des gens qui ne payaient plus rien pour écouter de la musique et téléchargeaient illégalement. Ce n'est pas le modèle que je préfère mais il nous permet de moins en moins subir le digital.

C'est du bonus, estime Jean-François Jaspers de Jaune Orange. *Au début, je ne comptais pas sur le streaming du tout. Mais c'est ce que j'appelle de l'argent gratuit. Quelques centaines d'euros qui tombent tous les trimestres. Son plus grand intérêt, c'est qu'il rend ta musique accessible partout dans le monde et participe à ta notoriété. Pouvant par la suite susciter l'achat de disques ou de tickets de concerts. Bandcamp, Spotify, Deezer, YouTube... Il faut être sur tous les fronts.*

Les Bruxellois de BRNS n'étaient jusqu'il y a peu présents que sur des plates-formes non payantes comme Bandcamp et Soundcloud où ils ont d'ailleurs laissé leurs morceaux. Ils sont désormais disponibles sur les payants (du moins si vous les voulez sans pubs) Spotify et Deezer. *Le streaming, c'est surtout à mes yeux, la possibilité d'entrer dans une playlist, l'opportunité d'être partagé, commente Joseph Meersseman, leur manager. Aux Etats-Unis, les mecs sont sur le 4G. Ils écoutent Deezer et Spotify partout. Même dans leur bagnole. Le streaming chez nous, c'est quand même encore souvent assis de-*

vant son ordi. S'il rapporte des cacahuètes, il ne fait aucun doute qu'il amène des gens à nos concerts. Je ne considère pas non plus les ventes de CD's comme un revenu. Je suis producteur. Nous sommes en licence chez Naïve. Je touche 1 euro, 1 euro 10 par CD vendu. Les vraies sources de rémunération aujourd'hui, ce sont la synchro, la publicité et le live.

TUBES SOCIAUX...

Sander Graumans est manager nouveau média chez Pias. Il y est responsable de tout le secteur digital. Certains artistes ne veulent pas que leur musique soit disponible en streaming mais ils sont de moins en moins nombreux, explique-t-il. *Nous avons fait des essais avec des grosses sorties. Et la conclusion est que de manière générale certains consommateurs utilisent le streaming et que d'autres achètent des disques. Si tu ne proposes pas tes morceaux en streaming, tu t'exposes surtout à ce que les gens téléchargent illégalement... Je comprends les musiciens. Ils voient descendre leurs ventes d'albums et le streaming est loin de compenser cette perte. Mais il endosse un rôle de promotion.* En 2012, les First Aid Kit ont participé à une grosse émission de télé en Scandinavie. Dans les 24 heures qui ont suivi, elles ont engrangé 250.000 streams. Combien de personnes auraient acheté leur disque? Le concept même de tube est en pleine mutation. *Le tube avant était d'office un single joué en radio. Aujourd'hui, on a des tubes sociaux. On partage des chansons sur Spotify parfois sans s'en rendre compte. 500 amis vont l'écouter et l'effet boule de neige est lancé... Il devient tout doucement impossible de faire un hit sans réseaux sociaux.*

Et Youtube dans tout ça? Que représente et comment fonctionne le gargantuesque site d'hébergement de vidéos? *Il y a plusieurs moyens d'y faire de l'argent via la publicité, poursuit-il. La première, c'est la bannière traditionnelle. Celle qui n'a rien à voir avec le contenu. Une pub BNP Paribas par exemple. La deuxième, ce sont les Google Text Ads. Ces petites pubs en dessous des vidéos souvent en rapport d'une manière ou d'une autre avec la chanson. Genre une*

proposition de vacances à Hawaï pour accompagner un clip des Girls. Mais ce qui rapporte le plus, ce sont les pre-loaders. Les spots que tu es obligé de regarder de 3 à 20 secondes avant que la vidéo démarre. C'est Google qui gère tout cet aspect commercial et répartit ensuite les bénéfices. Nous permettons à pratiquement tout notre catalogue d'y être utilisé. Les montants perçus sont très compliqués à analyser. Un jour, nous avons reçu quelques milliers d'euros pour une vidéo dont nous n'avions jamais entendu parler. Quand nous l'avons consultée, nous sommes tombés sur un mec qui avait filmé son chat avec dans le fond une chanson du catalogue Pias qui passait à la radio. Ce petit film avait été regardé 4 ou 5 millions de fois...

HOW MUCH DO MUSIC ARTISTS EARN ONLINE ?

Le blog InformationIsBeautiful a publié, en avril 2010, un article indicatif concernant les revenus des artistes selon le média utilisé.

Pour qu'un musicien perçoive 1.160 US\$ de revenu mensuel, il doit, soit :

- vendre lui-même 143 cd (autoproduit)
- vendre 1.161 cd via un label (avec pourcentage de royautés correct dans le contrat)
- vendre 1.229 albums via iTunes
- vendre 3.871 cd via un label (avec mauvais pourcentage de royautés dans le contrat)
- avoir 849.817 écoutes sur Rhapsody
- avoir 1.546.667 écoutes sur Last FM
- avoir 4.053.110 écoutes sur Spotify

www.informationisbeautiful.net
(How Much Do Music Artists Earn Online)

IN SITU...

La Ferme du Biéreau

Belle des chants



Implantée en plein cœur de Louvain-la-Neuve, la Ferme du Biéreau a une histoire aussi riche que mouvementée. De l'esprit des pionniers jusqu'à sa mutation récente en maison de toutes les musiques, elle a connu plus de 40 ans d'activités artistiques et communautaires. Retour sur un lieu qui a marqué plusieurs générations de Néolouvanistes.

BENJAMIN BROOKE

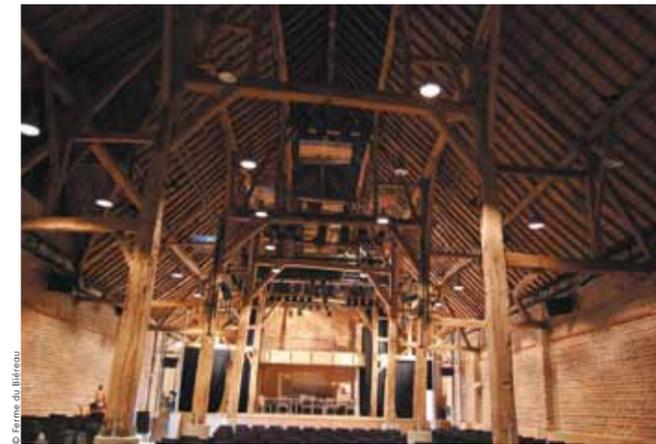
Pendant longtemps, de la ferme du « Beau Regard » (« biérwart » en wallon), on pouvait contempler tout le plateau de Lauzelle, un paysage vallonné typique du Brabant wallon fait de champs et de bosquets. Ferme céréalière appartenant à l'abbaye de Florival, elle a longtemps été une étape pour les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts, les champs de céréales ont laissé la place à un entrelacs de rues et de ruelles typiques de la ville nouvelle. L'esprit des pionniers

Tout commence en 1972, lorsque l'Université Catholique de Louvain devient propriétaire de vastes terrains sur la commune d'Ottignies pour y construire son nouveau campus. Dès l'origine, le plan directeur prévoyait que les fermes, rares vestiges du passé au cœur de la nouvelle ville, seraient vouées aux arts. La Ferme du Blocry s'occupera du théâtre, tandis que la Ferme du Biéreau, se verra consacrée à la musique. Il ne faudra pas attendre plus longtemps pour que les premières notes y résonnent... Pendant l'été, un camp international est organisé par un groupe d'étudiants pour réhabiliter le lieu. Quelques 150 participants se retroussent les manches

pour rafraîchir les lieux. Concerts et projections ont lieu dans les écuries et attirent un public nombreux. L'événement fera date. Dans la foulée, des étudiants s'installent dans le corps de logis et aménagent l'étage en un habitat collectif. *Les plus anciens se souviennent d'une époque « glorieuse », une époque de tous les possibles, explique Vincent Pourcelle, habitant et animateur de l'asbl Corps et Logis. Tout a été expérimenté: du micro-concert aux festivals attirant des centaines de spectateurs, en passant par des projections cinéma, des ateliers collectifs, des groupes de réflexion militants, sans oublier le premier bar de Louvain-la-Neuve, dans les caves, parfois transformées en plages de sable pour des soirées cocktail !* Parmi les grands moments qui ont marqué l'histoire du lieu, on retiendra les concerts de Graeme Allwright, Brigitte Fontaine, Pierre Barouh ou François Béranger ou les fameux Day and Night Festivals qui dans les années 80 accueillent Peter Tosh, John Hiatt ou Talk Talk.

LES ENJEUX DE LA RESTAURATION

Pourtant dès la fin des années 80, le mouvement semble retomber. Petit à petit, les lieux se dégradent jusqu'à ce que l'université décide d'en interdire l'accès au public. En 1999, de nouveaux habitants s'installent à la ferme et redonnent vie au bar et aux écu-

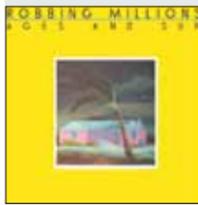


ries... Mais la grange est dans un état de délabrement avancé. Ce qui pousse l'Université et la Ville à se mettre d'accord sur un projet de restauration. L'idée est de transformer les lieux en un nouveau centre culturel dédié à la musique. Un chantier qui durera près de 13 ans et qui coûtera 3,5 millions. Si le projet initial prévoyait de rénover toute la ferme, il ne concernera finalement que la moitié du bâti dont la superbe grange du 18^e siècle transformée en une salle de concerts de 400 places, et qui pour l'occasion s'est vue entièrement doublée d'une isolation acoustique de haut niveau. Mais le climat se détériore avec les habitants de la ferme qui se sentent mis à l'écart d'un lieu qu'ils ont contribué à faire (re)vivre... Un avis d'expulsion est même prononcé. Face à la résistance des habitants, il ne sera néanmoins pas exécuté et les discussions aboutissent à un accord qui entérine le maintien du logement sur le site en contrepartie de la cession du nom de l'asbl « Ferme du Biéreau » au futur centre culturel. L'inauguration a lieu en 2005. Gabriel Alloing, le nouveau directeur, arrive en 2008 avec pour première mission de former une équipe et de ficer une première saison. *Dès le départ, ce qui a fait la singularité du lieu, c'est que nous voulions y faire résonner toutes les musiques, explique Gabriel Alloing. Un sacré défi car nous devons arriver à tou-*

cher des publics très différents, même si nous voulons avant tout inciter les spectateurs à ouvrir leurs « chakras » musicaux !

La programmation consacre donc la musique sous toutes ses formes - du jazz aux musiques du monde en passant par le classique et la chanson française, le rock, la musique expérimentale - et dans tous ses états : concerts, siestes acoustiques, répétitions, enregistrements d'album et pour la cinquième année, l'enregistrement de l'émission D6bels on Stage. Sans oublier le Kidzik, le festival jeune public qui, à la fin du mois d'août, accueille les enfants de 0 à 12 ans et leur famille pour des concerts, des animations et des ateliers d'initiation et de découverte musicale. Chaque année c'est près de 30 000 personnes qui passent par la ferme, dont la moitié pour les productions propres, et 300 abonnés curieux qui choisissent à la carte. *C'est un peu notre marque de fabrique, conclut Gabriel Alloing, et la preuve qu'il reste encore quelque chose aujourd'hui de cet esprit d'ouverture des pionniers !*

FWB


Robbing Millions
Ages and Sun
 Autoproduction/Pias

Nouvelle aventure cosmique dans le ciel du rock psychédélique, Robbing Millions est une constellation bruxelloise composée de cinq musiciens aux visées interstellaires. Baptisé *Ages and Sun*, leur premier enregistrement repose sur six chansons propulsées à la mélancolie lunaire. Les mélodies de Robbing Millions gobent des substances synthétiques et trippent sur les guitares électriques. Elles se promènent dans l'espace et atterrissent sur des planètes fluorescentes aux noms bizarres: Mercury Rev, MGMT, The Flaming Lips ou Wampire. De retour sur Terre, les chansons propagent des airs joyeux, pop et aventureux. Avec tout ça, *Ages and Sun* laisse planer l'espoir d'un avenir radieux. **N.A.**


Moon On Earth
Nowhere Is Far Enough
 LC Music

En compagnie de Moon On Earth, on voyage beaucoup et on ne s'arrête nulle part. Toujours emmené par la voix grave et soyeuse de Julien Crête, le collectif montois abandonne le souvenir de son premier essai (*From the Beginning of Nowhere...*) pour

se concentrer sur les chansons de *Nowhere Is Far Enough*, deuxième versant d'une discographie impeccablement ciselée. Enregistré à Liège dans l'intimité du Studio 5, ce nouvel album farfouille dans le coffre à souvenirs de l'Oncle Sam et y dégotte des breloques d'une valeur inestimable. À la fois bucolique et sophistiquée, la musique de Moon On Earth pose la pointe des pieds sur des mélodies folkloriques, marche sur les braises du blues et ravive la flamme d'une autre Amérique. Celle de Denvendra Banhart, Bowerbirds ou Shearwater. Beau et précieux. **N.A.**


Tonino & Le Seize
Les Cieus en Face des Trous
 Cesarienne Recordz

Prose moderne et manies old-school, *Les Cieus en Face des Trous* s'inspire du passé et regarde droit devant. C'est que Tonino est comme ça: il arpente le pavé bruxellois comme s'il longeait la Côte Est. Talib Kweli et Kev Brown dans les oreilles, il revendique ses inspirations yankees sans renier son amour de la langue française. Parfois, Tonino nous rappelle les exploits d'Oxmo Puccino à l'époque où il était encore tenancier du *Lipopette Bar*. Chez lui, les instrus flirtent avec le jazz et le hip-hop s'embrase. Des nuits passées en revue, des rêves désempantés par des réveils toujours trop durs: Tonino prend soin d'écrire des textes qui durent. Des mots qui claquent. Des rimes qui résonnent. Son flow percuté le micro avec dé-


Alek et les Japonaises
Kokekokko
 AUTOPRODUCTION

L'histoire est farfelue. Elle commence par un soufflé de bougies. Au départ, le projet se résu-
mait à une démo enregistrée pour mon frère, raconte Alek Boff, moitié masculine du duo mixte Alek et les Japonaises. *Il était parti vivre à l'étranger. C'était son cadeau d'anniversaire*. Non identifié, l'objet atterrit finalement dans la sélection officielle d'un concours. *On s'est inscrit à Mu-*

sinvolture, projette des images transversales et impose sa cadence au fur et à mesure. Pour un premier enregistrement, *Les Cieus en Face des Trous* dispose de jolis arguments. À faire fructifier au fil du temps. **N.A.**


Leaf House
Allthafa
 JauneOrange/Pias

Les pieds en bord de Meuse, le regard tourné vers Brooklyn, Leaf House cultive désormais ses passions sur les rangs du label JauneOrange. Avec ses rythmiques métissées, sa pop multicolore et ses mélodies bariolées, le groupe liégeois esquisse une musique hybride. Entre inspirations africaines

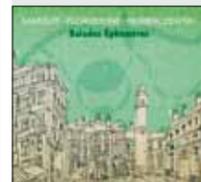
à la française (*depuis métamorphosé en Du F. Dans le Texte, Ndlr*) sans trop y croire. *Mais on a été retenus. À partir de là, on a adapté notre répertoire pour le présenter sur scène. C'est le point de départ de notre aventure*. Curiosité dans le paysage national, la musique d'Alek et les Japonaises ne répond à aucune norme. Parfois qualifiée d'*electropical*, elle chatouille le beat et jongle avec les mélodies brésiliennes au sommet d'une improbable tour de Babel. On chante ici en japonais, en français, en portugais ou en italien. *On évite les automatismes et on réfute toute logique*. De fait, là où l'imagination projette un mec au milieu d'une armada de Japonaises dévergondées, il n'y a en réalité qu'un gars et une fille. Alek et Mai Ogawa sont Alek et les Japonaises. Le groupe publie aujourd'hui *Kokekokko*, grand disque foldingo gonflé aux mélodies ensoleillées. Chanter, s'amuser, danser: le mode de vie prôné par *Kokekokko* est résolument positif. *En cherchant le titre de l'album, on revenait systématiquement avec l'envie de réveiller les gens. En japonais, «Cocorico», ça se dit «Kokekokko»*. Et ça fonctionne. Cette année, pour se lever du bon pied, on n'a toujours pas trouvé mieux. Une belle alternative au réveil-matin. **N.A.**

et occidentales, pulsations électroniques et pulsions électriques, le cœur de Leaf House balance en cadence, au rythme des hymnes radieux de ses héros. De Vampire Weekend à Yeasayer en passant par Animal Collective, c'est tout New York qui galope à l'intérieur d'*Allthafa*, premier E.P. hyper référencé, mais ultra efficace. **N.A.**

ces territoires ont longtemps rassemblé les opprimés du système: esclaves africains et gens de couleur en exode. Osvaldo Hernández-Napoles rend aujourd'hui hommage à cette communauté de fugitifs. Sobrement baptisé *Quilombo*, son album part à la rencontre de toutes ces vies déracinées. En mémoire de ces mouvements migratoires, la musique déporte ses mélodies depuis les sommets montagneux jusqu'aux profondeurs tropicales. Kora et percussions africaines s'acclimatent alors à un nouvel environnement fait de cumbia, de xote ou de rumba. À la croisée des cultures, ce disque nous offre un bout d'histoire et un joli voyage dans le temps. **N.A.**

Loin des fastes de la coupe du monde de foot et de la misère des favelas, le Brésil cache un arrière-pays apparu sur les cartes de l'esclavage: les quilombos. Nés d'un instinct de survie,

le groupe s'approprié avec une belle énergie et une bonne dose d'inventivité. **B.B.**

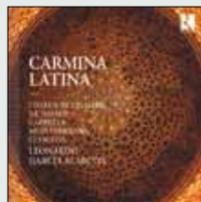

Massot/Florizoone/Horbaczewski
Balades Éphémères
 Aventura Musica

Un accordéon, un trombone ou un tuba, un violoncelle. C'est la formule originale du trio Massot/Florizoone/Horbaczewski. Cinq ans après *Cinema Novo* sorti chez Homerecords, le trio nous invite une nouvelle fois au voyage pour des *Balades Éphémères*. Un album mélancolique et solaire, aux confins du jazz et du folk, où le rêve et la poésie se taillent la part du gâteau. **B.B.**


Le Guide des instruments de musique (Vol II)
 Jérôme Lejeune

Après le beau succès du Guide des instruments anciens, Jérôme Lejeune poursuit son exploration de l'histoire des instruments de 1800 à 1950. Cette période charnière de l'industrialisation a vu la facture instrumentale quitter l'atelier des artisans, apportant par la même occasion de nouvelles couleurs à l'orchestre. Le texte est ici illustré de multiples extraits musicaux en grande partie issus du catalo-

gue d'Outhere, ainsi que par des enregistrements spécifiques qui permettent de découvrir sous un nouveau jour des instruments trop souvent perdus dans la masse de l'orchestre. **B.B.**


Carmina Latina
Chœur de Chambre de Namur, Cappella Mediterranea, Clematis Leonardo Garcia Alarcón
 Ricercar

Lors de la conquête du Nouveau Monde, les musiciens espagnols et portugais ont exporté outre-Atlantique toute leur tradition polyphonique (Juan de Araujo au Pérou, Tomas de Torreon y Velasco en Argentine...). S'ils ont apporté tout leur savoir-faire, ils ont aussi été séduits par les traditions populaires locales, allant même jusqu'à adapter les textes de la liturgie catholique aux langues indigènes (comme *Hanacpachap*, la première pièce liturgique en langue Quechua). C'est toute cette mouvance de la tradition polyphonique ibérique qui est illustrée dans *Carmina Latina*. Un fabuleux voyage à travers le continent sud-américain où les musiques sacrée et profane s'interpénètrent pour ne plus former qu'une seule et même manière de vivre la musique. **B.B.**

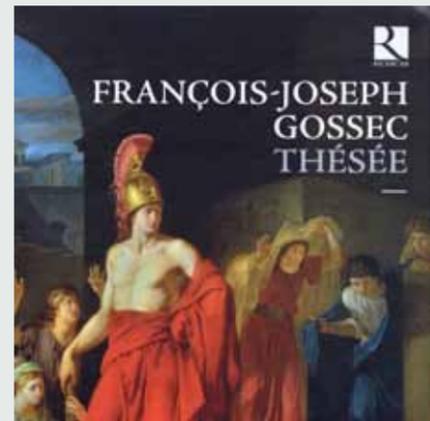

Paon
Paon E.P.
 62TV/PIAS

Les pauses carrières sont parfois salutaires. Ben Baillieux-Beynon et Aurelio Mattern ne diront certainement pas le contraire. Alors que le premier vient de ralentir le tempo avec *The Tellers*, le second est en congé du groupe *Lucy Lucy!* Le soir du nouvel an, un ami commun les invite à discuter sous les branches du gui. Là, pas de bisou, mais une idée géniale: *Il imaginait qu'on pouvait jouer ensemble*, se souvient Ben Baillieux. *Sur le coup, ça nous a bien fait rire. Quelques jours plus tard, on se revoyait pour discuter du projet*. Paon prend

François-Joseph Gossec
Thésée
Les Agréments, Chœur de Chambre de Namur
 Sous la direction de Guy Van Waas
 RICERCAR

Après *Céphale et Procris* de Grétry, *La Mort d'Abel* de Kreutzer et *La Vénitienne* de Dauvergne, c'est au tour du *Thésée* de Gossec de connaître une nouvelle vie sous l'impulsion du CAV&MA en partenariat avec le Centre de musique baroque de Versailles et le Palazetto Bru Zane de Venise. Hennuyer de naissance monté à Paris, François-Joseph Gossec est resté dans l'histoire comme le « Père de la Symphonie ». Le compositeur a pourtant aussi écrit une vingtaine d'œuvres lyriques dont *Thésée* constitue incontestablement l'un des chefs-d'œuvre. Pour cette tragédie, il est parti du livret de Philippe Quinault qui avait déjà été mis en musique par Lully un siècle auparavant et dont il reprend un air in extenso en guise d'hommage. *L'œuvre n'a rien perdu de sa force dramatique*, explique Guy Van Waas, *elle donne la priorité au texte et à l'histoire avec peu de grandes vocalises*

son envol dès février 2012 et pond rapidement quelques morceaux. Dans la foulée, le duo enregistre un E.P. *On trouvait ça logique de commencer avec quatre titres. Ça nous permet de ne pas abattre toutes les cartes du premier coup. On laisse mûrir nos idées pour finaliser l'album au mieux*. Quand Paon fait la roue, il dévoile de jolies mélodies pop et abandonne ses plumes dans le grand zoo du rock moderne. Le groupe se revendique ambassadeur du *surf animal*. *Ça ne veut rien dire mais ça sonne bien*, rigole Ben Baillieux. *Ça implique des guitares surf et beaucoup de réverbération. Le côté animal, c'est pour notre rapport à la scène: on essaie toujours de se démener comme des bêtes*. (Sourire) Enregistré entre Liège et Bruxelles, ce premier E.P. a déjà bien voyagé. De nombreux concerts et vitrines internationales sont venus récompenser l'effort. *Ce qui est chouette, c'est qu'on a monté ce projet sans aucune prétention. Les ambitions initiales étaient tellement modestes que tout ce qui vient, c'est du bonus*. Avec son approche artisanale héritée du rock garage, ses harmonies vocales et ses chansons ultra efficaces, le groupe s'affirme comme une valeur à suivre et confirme que la musique de Paon, ce n'est pas de la flûte. **N.A.**



mais beaucoup de récitatifs, contrairement à ce qui se faisait ailleurs en Europe à cette époque. Médée, la magicienne, dont le personnage tient ici le rôle central, aide les Athéniens et leur roi Égée à vaincre les ennemis extérieurs mais s'éprend de son fils, Thésée, lui-même épris de la princesse Églé. Scènes de combat, processions religieuses et invocations infernales forment le décorum des méfaits de Médée, jusqu'à ce que la déesse Minerve délivre la cité. Une belle redécouverte qui nous rappelle que Gossec a vécu à une époque charnière de l'histoire de la musique puisqu'il a connu Rameau, Mozart et Berlioz. **B.B.**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Juan d'Oultremont
L'Homme d'Attaque
Freaksville Records

Le Ton Mité
Kumokokido
Sweet Dreams Press

Nara Noian
5
Kak Media

Racine Congo
Racine Congo
Autoproduction

CLASSIQUE

Luzsaschi, Caccini, Kapsberger, Landi
Aura Soave
Céline Scheen, Giovanna Pessi, Philippe Pierlot
Flora

Marin Marais, Marc-Antoine Charpentier, François Couperin
Musiques de cour et d'opéra pour Louis XIV
Frédéric Haas, Sophie Watillon, Café Zimmermann, Capriccio Stravagante Orchestra, Ricercar Consort
Alpha

CONTEMPORAIN

Bernard Focroulle
Am rande der nacht
Cyprus

ELECTRO

Dan Lacksman
Electric Dreams
77 Recordings

EXPERIMENTAL

Petula Clark
La Pince
Petula Clark / La Pince
Rockerill Records / En veux-tu? En voilà!

Pseudo Code
Europa
Sub Rosa

HIP-HOP

Tonino & Le Seize
Les Cieux en Face des Troux
Cesarienne Recordz

JAZZ

Alexandre Fumelle / Peter Hertmans duo
Sous les grands Arbres
Quetzal Records

Ivan Paduart
Ibiza
Mons Records

The Wrong Object
After the exhibition
Moonjune Records

POP-ROCK

Alek et Les Japonaises
Kokekoko
Autoproduction

Girls in Hawaii
Everest
62TV Records

Leaf House
Allthafa
JauneOrange/Pias

Little Collin
When The Heart Meets The Soul
Enikao Music

Moon on Earth
Nowhere Is Far Enough
LC Music

Nasty Panda
Sunday Night Losers
FGP Music

Noah Moon
Let Them Talk
Team 4 Action

Paon
Paon E.P.
62TV Records

Robbing Millions
Ages and Sun E.P.
Autoproduction

Superlux
The Line
Microsphere Records

The Feather
Invisible
JauneOrange

The Paranoid Grill
Leaves
Topsy Turvy Records

Various
The Best of Belgian Garage Mania Volume One
Boom Records/Cod&S

WORLD - TRAD

Comboio
IglouMondo

Emre & Lütflü Gültekin
L'œil, refuge du barde
Home Records

Intermezzi
Uno - Dos
Home Records

Osvaldo Hernández-Napoles
Quilombo
Home Records

INTERNATIONALES



Fuck Buttons
Slow Focus
ATP/Konkurrent

Révéls sur foi d'un premier album puissant comme une bourrasque électronique éventrée de cris stridents, Fuck Buttons s'est loupé dès le second essai (*Tarot Sport*). Trop expérimental pour satisfaire les foules, trop banal pour

surprendre le spécialiste, cet effort dérivait dans des eaux vaseuses, la coque trouée. Avec *Slow Focus*, le duo de Bristol réussit l'impossible : mettre tout le monde d'accord. Onde spectrale et robotique, leur musique canalise désormais la matière synthétique sous d'énormes blocs de mélancolie. La magie de ce disque tient à ça : la fusion des sentiments humains et de l'inconscience mécanique. L'écoute répétée de *Slow Focus* ouvre une porte sur l'illusion, le fantastique. Coincé dans ce monde parallèle, on lève les mains au ciel, on marche sur des nuages. Au ralenti. Vers l'infini. Un long et bon voyage. (N.A.)



Nkengas
Destruction
Secret Stash

Pièce à conviction des premières détonations afro-beat, l'album *Destruction* est le grand œuvre de Nkengas, collectif nigérian aux visions musicales inédites. Pressé en 1973 à quelques exemplaires, ce disque démultiplait les possibilités de danser en remuant sur des rythmes funky et des airs traditionnels. Épuisé depuis des années, introuvable, l'objet re-fait aujourd'hui surface. Réédité en bonne et due forme, *Destruction* défie le temps avec un sens du groove dément et des trompettes super chouettes. Culte. (N.A.)

Jagwar Ma
Howlin
Pias

Duo australien, Jagwar Ma laisse rebondir sa musique à des milliers de kilomètres des trou-

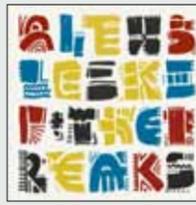
peaux de kangourous. Quelque part entre les récents délires psychédélics de la scène new-yorkaise et les petites pilules distribuées à Manchester sous les néons de la Hacienda, les tubes du groupe de Sidney s'éclaircissent au meilleur des années 1980 et 2000. Point de fusion entre MGMT et les Happy Mondays, Jagwar Ma mélange percussions électroniques et guitare électrique pour créer des mélodies aux rythmes polyvalents. Aussi à l'aise dans une boîte de nuit qu'aux premières lueurs du jour. (N.A.)



Come
Eleven
Glitterhouse/V2

Adulé par Sonic Youth, Nirvana ou Dinosaur Jr, Come n'a jamais rencontré le succès mérité. Extirpé des zones d'ombre du rock alternatif, l'album

Eleven nous confronte aujourd'hui à une terrible vérité : l'histoire s'est lamentablement trompée. Elle a confondu les cris de colère de Thalia Zedek avec les râles glamour de Courtney Love. On s'est donc fait blouser. Le jeans troué, la voix arrachée, miss Zedek domptait l'anxiété d'une époque par le prisme de redoutables morceaux. Gorgés de blues et rongés par l'électricité, les titres de Come broyaient du noir dans un grand bain de guitares. L'affaire s'achevait sur *I Got The Blues*, reprise des Rolling Stones. Magnifique. (N.A.)



Alex Bleeker and the Freaks
How Far Away
Woodsist

Avis aux amateurs de pop bucolique et de mélodies cosmiques : Alex Bleeker et ses camarades viennent d'atterrir en soucoupe volante dans un champ de pâquerettes. Équipé de guitares détraquées et d'onctueux synthés, le groupe américain dépile sa serviette de bain et s'allonge sur des chansons ultra cool. Au grand air, la musique d'Alex Bleeker and the Freaks chatouille les orteils de Yo La Tengo et Real Estate, fait des roulés-boulés dans l'herbe de Woods et retombe toujours sur ses pattes. Disque aux charmes champêtres, *How Far Away* s'écoute en flânant. À fond la forme. (N.A.)

Lust For Youth
Perfect View
Sacred Bones

Le label new-yorkais Sacred Bones a visiblement la jeunesse dans la peau. Après avoir signé le groupe Cult of Youth, la structure jette son dévolu sur Lust For Youth, projet solo de l'électronicien suédois Hannes Norrvide. Sur son nouvel album, l'homme de Göteborg s'amuse à faire gîgoter des ritournelles gothiques sur les notes d'un vieux synthé Casio. Ludique comme une gigue au bras de Gary Numan, la musique de Lust For Youth aime la new-wave et les mystères de la nuit. À écouter sous la lune, loin du dancefloor. (N.A.)

ÉCHOS D'AILLEURS



BALOJI, PRIX ADAMI DES MUSIQUES DU MONDE

L'Adami est un organisme français qui gère les droits pour le secteur musical, des artistes-interprètes principaux. Elle vise à favoriser le renouvellement des talents et à consolider l'emploi artistique au moyen de ses aides à la création. Remis lors du Babel Med Music, le prix Adami récompense le talent d'un artiste des musiques du monde. Pour sa 4ème édition, c'est Baloji qui est le lauréat du prix.



ET PAON !

Si un mot colle à merveille à leurs sonorités c'est bien l'adjectif « planant ». Dans un royaume de Belgique, plus connu pour ses abbayes et leurs brevages qu'autre chose, Aurelio Mattern et Ben Baillieux-Beynon créent une musique empreinte de mélancolie et de fougue. Ils déversent ainsi leur art parmi les nuées et emmènent leurs auditeurs sur des hauteurs inconnues jusqu'ailleurs. **Ismael Tlili, 7skymagazine.ch**

Annoncer que la Belgique est devenue la terre sainte de la pop-rock européenne, c'est comme clamer que Michel Drucker est la plus belle brosse à reluire du PAF. Une évidence. Pourtant, une fois encore, un jeune groupe du plat pays a su répandre un vent juvénile. De bonnes ondes pour des mecs qui se donnent comme des chiens. PAON ne devrait pas avoir de mal à séduire la France tant son éventail de sonorités donne le smile. **Thomas, sourdoreille.net, 25 mai 2013**

VEENCE HANAO, CE GÉNIE

Le Belge sort son second album *Loweina Laurae* en ce moment, et force est de constater que ce sale type est un génie. (...) Il manie les mots comme très peu de monde et par conséquent l'album de Veence Hanao touche. (...) Les instrumentaux de Veence Hanao sont assez surprenants en fait. Mêlant musique électronique et hip-hop très binaire, sa musique est très singulière et rajoute à la force des mots du gaillard. Son flow fatigué sonne à merveille sur ces sons sombres et somnambules.

Maxime Dobosz, indiemusic.fr, 2 juin 2013



MOCHÉLAN EN AVIGNON

Sortir des repères du concert, entrer dans les codes du théâtre, tout en conservant une écriture urbaine, voici le projet que présente Nés poumon noir. La présence scénique de Mochélan, appuyée par une narration vidéo conçue par le collectif Dirty Monitor et sur l'univers graphique de Juliette Delpech, construit un objet scénique hors-genres. Un théâtre implacable, engagé, poétique et furieusement révolté.

Quentin Margne, Lebruitduoff.com, 9 juillet 2013

BRNS, LES SAUVEURS DU ROCK

À l'affiche de nombreux festivals européens, la leur pop et psychédélique de BRNS rayonne sur les line up. À prononcer Brains, ce quatuor originaire du plat pays chatouille hautement le système nerveux à coup de xylophone inspiré et rythmes électriques. Un petit air de Foals et Animal Collective, leur EP *Wounded* est un vol plané entre hauteurs célestes et profondeurs mystiques. *Deathbed, Thru the graveyard*, autant de titres plutôt lugubres mais leur trip, loin d'être gothique, est au contraire savamment dilué dans un cocktail musical plutôt coloré.

Lou Mamalet, palette-magazine.com, 15 juillet 2013

Plus possédé que WU LYF, c'est possible ? Oui et depuis quelques mois, ça se passe du côté de Bruxelles, avec ce groupe à quatre consonnes. Cousins éloignés de *The Rapture*, *Django Django* ou *Foals*, ces Belges ne jouent pas la pop, ils la soufflent, la secouent, la tranchent, l'envoient valser sur le dance-floor. Sous une lumière noire, ils invitent à la danse, voire à la transe, affolant les cœurs et les cerveaux, débattant une énergie folle sur album comme sur scène.

7 raisons d'écouter les Belges, lesinrocks.com, 26 juin 2013



DAN SAN

Refrains-chorales comme mûris sous le soleil du Laurel Canyon, sens de la mélodie impressionnant et charme de l'artisanat folk : Dan San, dont la place pourrait être chez le collectif clermontois Kütü Folk, ajoute son nom à la belle liste des musiciens des bois.

7 raisons d'écouter les Belges, lesinrocks.com, 26 juin 2013

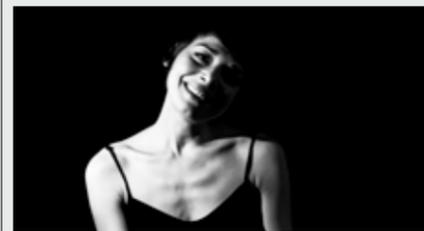
BENJAMIN SCHOOS, COUP DE CŒUR DE L'ACADÉMIE CHARLES CROS

Benjamin Schoos a reçu le prix coup de cœur de l'Académie Charles Cros pour l'album *China man vs China girl*. L'Académie Charles Cros est une association française créée en 1947 par un groupe de critiques et de spécialistes du disque en France et qui une fois l'an met en avant les disques ayant marqué l'année.

GIRLS IN HAWAII, LE COMEBACK

C'est donc avec une émotion toute particulière qu'on retrouvera les Belges à la rentrée, avec un beau disque troublant. *Everest*, enregistré dans un grand manoir aux portes de Paris, est prévu pour le 2 septembre et se dévoile dès aujourd'hui avec le single *Misses*.

7 raisons d'écouter les Belges, lesinrocks.com, 26 juin 2013



MÉLANIE DE BIASIO ET LA LANGUE DE VONDEL

Dat geldt ook voor No Deal van de Belgische Mélanie De Biasio onlangs in deze krant nog goed voor een zeldzame vijfsterrenrecensie, en nu ook op vinyl verkrijgbaar, waardoor de heden daagse jazz waar De Biasio in gossiert zo mogelijk nog marmer, nog sensueler klinkt.

De Morgen

Het resultaat is van het beste dat dezer dagen onder zangeressen te vinden is. Mysterieus en toch emotioneel, instrumentaal perfect gedoseert en vocal vol soul, en met een stem als de jonge Nina Simone.

Bart Cornand, De Knack



VUE DE FRANCE

Bertrand Belin

Parcs d'attraction



Bertrand Belin
Parcs
Cinq7/Wagram/Pias

Dandy étincelant, chanteur différent, le Français nous ouvre à nouveau les grilles de son univers poétique. Enregistré sous la grisaille de Sheffield, l'album *Parcs* rénove les codes de la chanson française. Chez Belin, les mots sont pesés, triés et sélectionnés avec un soin tout particulier. Véritable corne d'abondance, son écriture minimaliste donne aujourd'hui un sens à l'héritage classieux d'Alain Bashung. Pour s'en convaincre, il suffit de se promener dans *Parcs*.

NICOLAS ALSTEEN

es textes de vos chansons entretiennent souvent des liens avec la nature. Recherchez-vous ce rapport aux éléments naturels dans votre vie quotidienne ?

Bertrand Belin : Pas du tout. Je vis à Paris depuis plus de vingt ans. Je suis un vrai citadin. Les gens me parlent souvent de mon rapport à la terre. Cela vient sans doute de mes chansons, pas de ma vie. C'est bien simple : je ne vais quasiment jamais à la campagne. Après, je suppose que la nature occupe une part de mes pensées. Mais c'est assez inconscient.

Votre nouvel album s'intitule *Parcs*. Pendant longtemps, vous avez songé l'appeler *Construire un feu* en référence à une nouvelle de l'écrivain Jack London. Qu'est-ce qui vous plait dans ce titre ?

J'aimais le rapport entre le mot « feu » et le verbe « construire ». Habituellement, on fait un feu. Construire un feu, c'est prendre en charge l'administration du désastre que peut être un incendie. Le feu est quelque chose d'ambigu. D'un côté, ça peut servir à se réchauffer et, par extension, à survivre. D'un autre côté, ça brûle, ça détruit et, dans certains cas, ça tue.

Comment êtes-vous passé de *Construire un feu* à *Parcs* ?

D'abord, j'ai fait face à quelques obstacles

juridiques. *Construire un feu* est un titre de Jack London. Il m'était impossible de l'utiliser. Je me suis alors tourné vers mes chansons pour trouver un titre. Mais le seul morceau qui me semblait convenir, c'était *Ruine*. Ce qui n'était pas très optimiste... Par la suite, j'ai remarqué que le mot « parc » revenait à deux reprises dans le nouvel album. Je l'ai mis au pluriel. Graphiquement, j'aime bien l'apparence de ce mot. Il est assez architecturé. En plus, il a l'avantage de ne pas être trop poétique. Mon univers est souvent associé à la poésie. Ce n'était donc pas plus mal de s'en détacher. Enfin, *Parcs* a une consonance internationale.

Dans *Construire un feu*, Jack London envisage la fin de l'histoire sous deux angles : un final positif et un autre négatif. Quand on écoute vos nouvelles chansons (*Ruine*, *Aller Sans But*, *Plonge*, *Ça va ça va ça va*), on se dit que vous avez tendance à ne retenir que la chute pessimiste. À juste titre ?

Je n'ai lu que la version qui se termine mal. En fin de compte, ce n'est pas très important. Ce qui m'a plu, c'est l'allant du récit. Jack London raconte certainement la fin positive avec autant de virtuosité que la négative. Personnellement, je ne vois pas l'intérêt de prôner le vive-la-joie en chantant des textes enjoués. Ça ne me res-

semble pas. Parfois, j'écoute des chansons qui célèbrent la vie dans ses versants les plus superficiels. Chez les autres, ça ne me dérange pas. Mais moi, sur le plan artistique, c'est un terrain qui ne me convient pas. Faire semblant d'être heureux dans mes chansons, ça me paraît inconcevable.

Votre musique renvoie parfois l'oreille à l'œuvre d'autres artistes, des gens comme l'Américain Bill Callahan (Smog) ou l'Anglais Richard Hawley. Peut-on les considérer comme vos cousins anglo-saxons ?

Bill Callahan, c'est une référence. C'est un artiste que j'apprécie par-dessus tout. Je ne m'en cache pas. Il associe une vision poétique et littéraire à une musique moderne. J'apprécie également Richard Hawley. Il joue davantage dans le registre émotionnel et utilise des formes d'expression plus classiques. En règle générale, j'aime beaucoup les crooners. Sur mon nouvel album, le morceau *Peggy* est d'ailleurs très influencé par la chanson *Jessica Simpson* d'Adam Green. J'adore cet artiste, son côté mauvais élève et chahuteur du fond de la classe. Il met tout son talent au service de la rigolade. Mais, dans le fond, il surplombe tout le monde. Pour moi, ce mec est la version sexy de Woody Allen.

www.bertrandbelin.com



VUE DE FLANDRE

Julien Libeer

La quadrature du cercle

Depuis qu'il a reçu le Prix Juventus en 2008, Julien Libeer s'est imposé comme l'un des pianistes les plus intéressants de sa génération. Après avoir étudié auprès de Daniel Blumenthal et Jean Fassina, Julien Libeer a rejoint la Chapelle Musicale Reine Élisabeth en tant qu'artiste en résidence où il se perfectionne auprès de Maria João Pires.

BENJAMIN BROOKE

Vous souvenez-vous de votre premier émoi musical ?

Julien Libeer : Je me souviens d'avoir regardé en boucle le documentaire sur Leonard Bernstein qui dirigeait l'enregistrement de *West Side Story* en 1985. J'avais quatre ans et j'ai dit à mes parents que je voulais devenir chef d'orchestre. Très vite, j'ai passé mon temps à lire des partitions d'orchestre, à diriger devant le miroir ou à écouter les opéras de Mozart en boucle. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai appris l'Italien... Le piano, c'est venu un peu plus tard. Le mérite revient surtout à mes parents, qui ne sont pas musiciens mais qui ont fait preuve d'une grande ouverture d'esprit et ont toujours su bien m'entourer.

C'est comme ça qu'à 18 ans, vous allez suivre des cours à Paris auprès de Jean Fassina...

J'ai travaillé pendant cinq ans avec lui et nous avons noué une relation très profonde. Je l'avais rencontré quelques années plus tôt aux Rencontres musicales d'Enghien. Vers 17 ans, alors que j'étais dans une sorte d'état de saturation, j'ai été le voir. Il m'a proposé de tout reprendre à zéro. Je me suis donc remis à faire des notes séparées, des gammes, j'ai appris à m'asseoir sur le tabouret... C'était

comme une ascèse, une sorte de laboratoire. J'étais heureux comme un gosse ! Avec lui, je n'ai pas seulement appris sur mon jeu mais aussi sur la manière d'être dans ce métier. Car lorsque l'on monte sur scène, on ne projette pas uniquement la qualité objective de l'œuvre mais aussi un peu de ce que l'on est.

C'est à ce moment-là que vous avez fait le choix de ne pas faire de concours ?

Ce choix d'abord inconscient, l'est devenu progressivement. Aujourd'hui, cela me positionne différemment et me met dans une dynamique de carrière différente. Il faut dire que je n'ai jamais carburé à l'adrénaline des concours. Petit déjà, lorsque je jouais aux cartes avec mes parents, j'étais triste quand je perdais, et quand je gagnais, je l'étais tout autant parce que ma mère avait perdu. Au final, j'étais toujours un peu perdant. Je veux me donner le temps de faire les choses bien et de les faire grandir doucement. Aujourd'hui, tout va tellement vite que si à 28 ans on n'a pas joué à la Philharmonie de Berlin, on est foutu. Mais jouer des chefs d'œuvres comme des Beethoven tardifs ou des concertos de Mozart, cela prend du temps.

Vous nourrissez aussi une passion pour le pianiste Dinu Lipatti. Que représente-t-il pour vous ?

C'est comme un phare qui m'a guidé. Jean Fassina en parlait comme le nombre d'or du piano. Lorsque j'étais adolescent, j'avais une fascination pour lui. Du coup, je me suis mis à tout collectionner, à chiner tous ses vinyles et à copier tous les manuscrits au Conservatoire de Genève. J'ai même été jusqu'à retrouver une de ses dernières élèves dans un village perdu dans les montagnes suisses !

Vous vous perfectionnez aujourd'hui auprès de Maria João Pires au sein de la Chapelle Musicale Reine Élisabeth, une résidence qui vous apporte de belles opportunités...

Le gros plus de la résidence à la Chapelle, c'est qu'on nous donne beaucoup d'occasions de jouer en public. Si la finalité de ce métier c'est de jouer sur scène, il n'y a que là qu'on peut apprendre. Quant à Maria João Pires, elle propose un enseignement rare et précieux. Et quand elle vous aime bien, elle vous inclut dans son cercle, vous invite à manger chez elle, on joue à quatre mains et on discute jusqu'à deux heures du matin. Un peu comme dans *Le Cercle des poètes disparus*...

www.julienlibeer.net

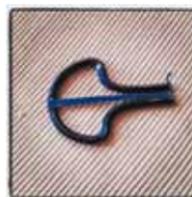
L'INTERVIEW INDISCRÈTE Chez Romano Nervoso



© Kemon

En tournée sur les routes du pays, on s'est arrêté quelques minutes chez Giacomo Panarisi, flamboyant défenseur de ce spaghetti rock qu'il propage avec son groupe Romano Nervoso. On en a profité pour farfouiller dans sa maison : l'intéressé nous éclaire sur nos trouvailles.

DIDIER STIERS



UNE GUIMBARDE

C'est mon premier instrument de musique ! La guimbarde est très utilisée dans la musique sicilienne. Dans la tarentelle. Et je crois que dans toute bonne famille sicilienne, on a un tambourin, une guimbarde et une guitare acoustique. J'ai donc commencé par cet instrument-là, dont je trouvais le son très intéressant. Ce n'est pas évident à jouer, parce qu'on est très limité quant aux notes. Mais il y a une rythmique, et c'est comme ça que j'en suis arrivé à la batterie. J'utilise pas mal de guimbarde sur le prochain album, justement pour rappeler mes origines. En tout cas, c'est un instrument intrigant, et comme j'aime bien ce qui est intrigant, obscur, il colle bien à mon image et à celle du groupe. Par contre, tu t'emballas pas de gonzesses avec ça. C'est trop difficile ! (Rires)



DES FIGURINES « FANTASTIQUES »

Je suis très fan des films d'horreur. Depuis que je suis gamin. Comme mes parents me le défendaient, on sait ce que donne ce genre d'interdiction : j'avais envie d'en voir ! Les premiers ont été *Maniac* avec Joe Spinell et *Evil Dead*, que mon frère avait dû enregistrer un vendredi soir sur RTL. Après l'école, en fin d'après-midi, j'étais souvent tout seul à la maison... et je les ai regardés. Ça m'a fait horriblement peur mais en même temps, ils m'ont intrigué. Étant devenu fan, j'ai commencé à acheter des posters, des t-shirts et finalement des figurines. Je trouve que ce sont de très beaux objets. Comme pour les DVD – je ne downloade pas –, je suis sujet aux achats compulsifs : dès que j'en vois une, même si elle n'est pas terrible mais que le film est bien, je l'achète. Je viens d'en choper une de *La Chose*, *The Thing*, qui était très difficile à trouver... Comme ça coûte quand même un pont, c'est un investissement. Mais je ne clique rien en meubles, en bagnoles ou en fringues. C'est là-dedans. Et ça me rend vachement plus heureux !



UN PANNEAU DE SIGNALISATION

C'est un ami, Michael du Rockerill, qui l'a trouvé, je pense sur un terril du côté de Charleroi. Ça doit faire trois ou quatre ans... Il me l'a ramené pour un concert que je faisais à l'Eden, le jour même. Je me suis dit que j'allais l'utiliser pour entrer sur scène. Depuis, je l'ai toujours gardé. Si le groupe en est là aujourd'hui et si je suis fan de rock, c'est avant tout grâce à La Louvière, qui est une ville plus rock'n'roll que DJ, rap ou autres. Et je suis très fier de la représenter. On a quand même fait pas mal de concerts dans d'autres pays : là-bas, les gens me demandent ce que c'est que ce panneau et voilà, ils retiennent La Louvière. Et je suis très fier aussi d'aller avec celui-ci chez les Flamands ! Je leur dis : *Vous avez de bons groupes de rock, mais on en a aussi. Pas beaucoup, mais on en a !* Je suis né et j'ai grandi ici, je ne sais pas si j'y mourrai, mais ce n'est pas grave si ça arrive. J'aime bien ce côté « venu de nulle part et de rien mais on peut faire de grosses choses ! » Ce n'est pas pour rien que David Lynch est venu à La Louvière.

www.romanonervoso.com

C'était le...

3 AOÛT 1959

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse : info@copiepresse.be

Le "premier" Festival international de Jazz de Comblain-la-Tour

Beaucoup de pluie
mais un gros succès quand même

Le toit de l'église sera réparé et les sociétés locales recevront un peu d'argent grâce à l'initiative de l'ex-G.I. Joe Napoli

(De notre envoyé spécial)

Deux heures de jazz « non-stop » ! Voilà le programme qui l'ex-G.I. d'Hollywood, Joe Napoli, ce volontaire américain qui, à 15 ans, avait été décoré à Bastogne, alors qu'il faisait partie de la troisième division blindée de la 1re armée américaine, et qui venait passer ses vacances dans la petite et charmante localité de Comblain-la-Tour, offrait à ses amis combinais en souvenir autant qu'en témoignage de reconnaissance. En grande caractéristique « JAZZ 1969 », lettres et chiffres noirs sur fond jaune, se détachait en centre d'un vaste podium planté sur le terrain de football de Comblain-la-Tour, une sorte de plaine qui offrait autant d'analogie avec un ground de football qu'avec un champ de pommes de terre, mais qui s'en abritait — si l'on peut dire — pas moins avec courage une masse de plusieurs milliers de personnes venues de tous les coins du pays pour assister à la réalisation du souhait de l'ex-G.I. Mais, au fait, qu'avait désiré accomplir cet homme qui est devenu un héros pour la région ? Tout simplement organiser dans le village, où il passe tant d'heures agréables, non seulement l'un de ses permis après l'offensive von Rundstedt et le « nuts » célèbre de Mac Auliffe, mais encore chaque année qui suit cette période cruciale de notre histoire, une manifestation musicale dont le résultat financier servirait à couvrir le frais de réparation de la toiture vétuste de l'église locale et à améliorer les budgets de quelques sociétés combinaises.

Joe Napoli avait dit à ses nouveaux amis belges, lorsqu'il dut quitter notre pays pour retourner en Amérique : « Je reviendrai. » Il tint parole et aujourd'hui il a tenu doublement parole, puisqu'il était parvenu à mettre sur pied, avec une infinité de concours aussi dévoués que gratuits, un très grand festival de jazz, avec la participation de deux cents musiciens représentant onze nations.

En dépit de la pluie, qui sévit malheureusement tout au long de l'après-midi, le résultat semble avoir atteint, sinon dépassé, toutes les espérances des organisateurs d'une part, des habitants de la petite localité liégeoise de l'autre. Il pleuvait dans la nef de l'église de M. le curé Paezer; demain, la pluie, qui fit rage encore dimanche après-midi pendant de longs instants, n'y changera plus. Quinze ans après avoir défrayé Comblain, la 3e division blindée, non seulement par l'entremise de Joe Napoli, mais encore de son orchestre de jazz « The Mello-Tones », aura une nouvelle fois contribué à la réalisation d'une merveilleuse entreprise de charité.

Il fallait, outre la volonté du G.I. de « faire quelque chose », des vedettes pour la réalisation de son vœu. De nombreuses réponses arrivèrent de partout, dès qu'il lança l'idée d'organiser un festival international de jazz à Comblain-la-Tour. Chet Baker, cet excellent trompettiste moderne, dont le style est parfois comparé à celui du célèbre Ilx Heiderbock, dont les moyens d'expression sont sans doute différents, mais dont la richesse mélodique est également remar-

quable, fut un des premiers à proposer son concours et celui de sa formation. Romano Mussolini, fils du Duce, pianiste de jazz qui joue dans le style de Claude Williamson, Lillian Terry, une chanteuse égyptienne résidant à Vérone, Rolf Kühn, clarinetiste berlinois qui dirigea l'orchestre de Benny Goodman, Georges Grunz, pianiste suisse, Sonny Gray, trompettiste jamaïcain, Albert Mangelsdorff, tromboniste allemand, le quartette du Hot Club de Cologne, les Compagnons du Jourdain et de très nombreuses formations belges s'inscrivent de leur concours déintéressés. Tout le monde était au poste, dimanche matin, lorsque vers 11 heures la première petite formation prit place sur le podium et lança dans l'air les premières notes d'un programme non-stop qui n'allait se terminer que deux heures plus tard !

Une centaine de musiciens belges avaient également promis d'être au rendez-vous de Comblain : la chanteuse Janine Michel, le vibraphoniste Basil, les pianistes Paul Francy et Francis Béliand, le saxophoniste Jacques Peitzer, les guitaristes Roger Vranckan et Philippe Cathrine, le trombone Christian Kellens, les orchestres Duxis Strompera, de Mona, Bobby Deiler, de Braine-le-Comte, New Dixie College Band de Verviers, New Jazz Group de Léo Souris, New Jazz Quintet, de Liège, le Jump College avec Ariane, le septette Jean Lereux, l'orchestre Jean Saint-Paul, le quartette Jean Jacques, etc., etc...

Le temps, nous l'avons dit déjà, ne répondit pas aux espérances des organisateurs, mais cela ne « donna » pas pour autant l'enthousiasme populaire. Lorsque, vers 14 h 15, les premières gouttes de pluie, qui s'elles aient alléguées entamer une offensive non-stop extrêmement désagréable, se mirent à tomber, personne ne bougea dans la vaste plaine bosselée recouverte partiellement de chaumes, toutes déjà occupées. On se contenta d'applaudir le sympathique New Dixie College High Band de Verviers, et ce n'était que le prélude d'un enthousiasme qui ne cessa de grandir au fur et à mesure que l'après-midi et la soirée furent fait tomber les accents d'une centaine d'airs de jazz dans les oreilles d'un public de plus en plus compact.

À 23 heures, un bal populaire prit le relais des orchestres. Et ce ne fut que très tard que se clôtura cette extraordinaire manifestation de l'amitié internationale sous les auspices du premier festival de jazz de Comblain-la-Tour.

A. L.

Des "cours d'honneur" pour faits de presse sont instituées en Italie

Un projet de loi instituant des « cours d'honneur » pour faits de presse, et présenté par M. Gonella, ministre de la Justice, a été approuvé par le conseil des ministres italiens.

Au termes du projet de loi, toute personne qui s'estime « offensée » par des informations ou des articles, peut en demander réparation à la « cour d'honneur ».



CONCOURS MUSICAL — DU F. DANS LE TEXTE

une initiative du Conseil de la Musique

**INSCRIPTIONS
AVANT LE 20 JANV. 2014**

Comme Stromae, Saule, Veence Hanao ou encore Jali l'ont fait avant vous, inscrivez-vous et participez au plus grand concours de musique d'expression francophone de Bruxelles et de Wallonie ! Du F. dans le texte s'adresse aux artistes et aux groupes, amateurs ou semi-professionnels, résidant en Fédération Wallonie-Bruxelles et pratiquant un répertoire francophone en musiques actuelles (rock, pop, hip hop, chanson, électro, ...). Le lauréat remportant le Grand Prix se verra offrir un véritable accompagnement en vue de la professionnalisation de sa démarche artistique : enregistrement d'un E.P. promotionnel, coaching, moyens financiers et prestations scéniques sur les scènes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Vous avez jusqu'au 20 janvier 2014 pour nous faire parvenir votre démo.

Inscription en ligne sur www.dufdansletexte.be

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE - INFOS : 02 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

design : Stoëmp